

FAITES VOS FETES!

S'il est un moment privilégié où les gens d'un quartier peuvent exprimer ensemble leur trop-plein d'énergie et de poésie, risquer des rencontres, s'aventurer dans des recoins inconnus... c'est bien à l'occasion des fêtes populaires. Elles se font rares, et les bals publics laissent trop souvent la place à des grands rassemblements où l'on consomme le plaisir au lieu de l'inventer.

C'est pourquoi, tout en consacrant l'essentiel de ce numéro à d'autres sujets qui peuvent éveiller votre curiosité ou votre vigilance, débattre des problèmes du jour ou nourrir le présent des évocations du passé, nous avons choisi de titrer sur ces fêtes qui approchent et que, bien au-delà des quelques pistes que nous avons pu recueillir à ce jour (page 6), vous saurez illuminer de «vos» rêveries, de «vos» rires, de «vos» musiques et de «vos» danses.



Dessin : ARBO

CHOSSES VUES

SOIR DE QUATORZE JUILLET

Il est certains soirs où la fête a une couleur de tragédie. Surtout quand les gens sont absents et les bals muets. Mais peut-être y a-t-il différentes façons de faire la fête ? Question d'actualité qui mérite réflexion.

Quatorze juillet 1990
L'avenue du Maine est déserte. Pas de flons-flons du bal. Soudain, une ombre surgit d'une porte cochère, pour disparaître derrière un platane et se précipiter de nouveau dans l'immeuble qu'elle vient de quitter. Un pétard explose. Je rassure ma peur et je poursuis ma route. Quelques instants après, une autre explosion, et la même silhouette au loin qui continue son va-et-vient rituel d'une obscurité à une autre.

Quelques minutes plus tard, rue d'Odessa. Un attroupement fait penser à quelque spectacle improvisé en ce soir de fête. Mais l'arrivée du Samu et de sa sirène change aussitôt l'ambiance, et une personne assise à la terrasse d'un café m'explique : un conducteur de voiture, ayant klaxonné de façon intempestive pour faire démarquer plus vite le motocycliste qui était devant lui et celui-ci ayant

répondu un peu brusquement, est descendu de son véhicule, l'a blessé à la gorge avec un couteau, puis s'est enfui en trombe avec sa machine. Et le témoin de la scène de conclure : «Mais vous savez, de toutes façons, ces choses, il vaut mieux faire comme si on ne les avait pas vues...»

A l'autre bout de la ville, des milliers de Parisiens (que l'automobiliste coléreux rejoignait peut-être) ont déserté leurs quartiers et se sont entassés les uns contre les autres pour assister à l'événement du jour : les tours d'acier, de verre et de béton de la Défense, stériles et terrifiants symboles de nos temps modernes, vont être éclaboussés de lasers et miroiter l'espace d'un instant. La plupart des gens présents, venus là pour sortir, pour s'émerveiller, pour rêver, pour ne pas être seuls, n'auront rien vu, et rentreront épuisés et bredouilles, avec pour seule consolation le

sentiment d'avoir été là où il fallait être et où, tout compte fait, il n'y avait rien à voir.

Quelques heures plus tard, sur le chemin du retour, je croisais mon poseur de pétards, qui continuait à faire la fête à sa manière en se faisant peur tout seul.

Alors, devant la solitude de cet être qui déchargeait sa violence comme un môme qui joue avec le feu, submergé soudain par ma propre solitude, le cœur battant encore de la scène sanglante que j'avais approchée et pensant à tous ceux qui, les yeux écarquillés ailleurs, avaient privé le quartier de leurs présences, j'ai senti monter en moi une rage sourde et une envie soudaine de faire comme lui. Puis, comme un imbécile, au lieu de le prévenir du danger (le poste à essence était à deux pas!), au lieu d'engager avec lui quelques bribes de dialogue et habité sans doute de la peur...

Lire suite page 6

EDITO

La préparation, la fabrication et la distribution d'un numéro de «La Page» sont assurées, pour l'essentiel, par une dizaine de personnes. D'autres gens participent par des coups de main, des informations, des relais, des textes parfois.

Mais c'est trop peu encore. Pour que ce journal continue à essayer d'apporter un regain de vie au quartier, pour qu'il reste cet instrument d'échanges, imparfait mais essentiel, qui a le grand mérite d'exister et d'être lu par plus de mille lecteurs, il faut aussi que d'autres s'y mettent, fassent des lecteurs, donnent des informations, viennent au pot de sortie d'un numéro... et surtout, écrivent (même court, et même avec des fautes ! on corrigera s'il le faut).

Un «lecteur habitant», à propos de «Peser sur la vie de quartier» (page 8), confie son «sentiment que tout le monde ne baisse pas les bras et qu'il est possible de parler au milieu des tourbillons».

Cela donne confiance. Gageons que les «correspondants spéciaux» de La Page vont se multiplier dès le prochain numéro.

(préparation : septembre octobre; remise de vos textes avant le 15 septembre; parution début novembre).

DEMAIN, C'EST SI LOIN

Le 14^e arrondissement a le privilège d'abriter la dernière prison de la capitale. En face de la prison, le café «A la bonne santé», premier lieu de réinsertion pour les ex-détenus a disparu. Par bonheur, des services publics continuent d'aider les sortants de prison.

(page 4)

CIRCULATION :
LES RIVERAINS
VOIENT ROUGE

Il y a ceux qui prônent le vélo et utilisent la voiture plus que de besoin... Il y a ceux qui défendent la voiture mais regrettent bruit, pollution, etc... Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Des associations du quartier tentent de trouver des solutions.

(page 7)

SOUVENIRS, SOUVENIRS...

Egrener des souvenirs, c'est un peu comme retrouver ses traces. Madame Jeanne, en se souvenant de la petite fille qu'elle était, au début du siècle, quand elle habitait rue du Château, nous fait don des siens et enrichit notre passé.

(page 2)

LA NOUVELLE
ACROPOLE
DANS LE TEXTE

Les textes internes de la secte du 68 rue Daguerre parvenus à l'association Daguerrosectes le confirment : la Nouvelle Acropole n'est décidément pas fréquentable

(page 5).

RENCONTRER
LA PAGE

Jeudi 20 juin
à partir de 20 h 30,
vous pouvez venir
rencontrer les membres
de l'équipe qui réalise
le journal
pour bavarder
et prendre un verre.
C'est au 6 rue Hippolyte
Maindron, 75014 Paris.

RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

CHRONIQUES ANTI-NUCLEAIRES

C'est le titre d'une revue, consacrée à des discussions sur le nucléaire, qui paraît tous les trois mois. Elle est accompagnée, en supplément, d'un bulletin : *Chroniques du Désastre Nucléaire*, destiné à fournir des références commodes aux lecteurs désireux de se faire une idée relativement complète des événements qui se produisent un peu partout à propos du nucléaire.

Chroniques anti-nucléaires s/c G. Fargette, 4 rue Sivel, 75014 Paris

Abonnements : 60 F par an pour le bulletin, 40 F par an pour la revue.

DU MIEL A PARIS

Au 41 de la rue Pernety se trouve l'association la plus bourdonnante de Paris, la Société Centrale d'Apiculture.

Saviez-vous que le miel parisien est loin d'être une rareté, et qu'outre celle du miel toutes fleurs, trois récoltes ont lieu chaque année dans les ruchers de la capitale : acacia, tilleul et sophora? La Société Centrale d'Apiculture a vu le jour en 1856, avec la double vocation d'initier les néophytes à l'exploitation d'un rucher, et de mettre à la disposition des apiculteurs un fonds documentaire ainsi que des informations sur leur métier. Installée depuis une dizaine d'années dans le quatorzième, cette association, qui fonctionne grâce au bénévolat, possède un important fonds de bibliothèque et d'archives, et organise chaque mois des réunions de formation permanente pour ses adhérents apiculteurs.

Elle organise des cours pour débutants au rucher de Luxembourg, et, depuis peu, des exposés à l'intention des enfants des écoles ou des groupes d'adultes au rucher-école du Parc Georges-Brassens. Chaque année ont lieu à l'automne deux journées «portes ouvertes», où l'on peut se renseigner, et aussi acheter du miel produit localement. Les curieux, gourmands et autres apiculteurs en herbe ont donc rendez-vous à l'Orangerie du Luxembourg le 26 septembre prochain, et au parc Georges-Brassens dans la première quinzaine d'octobre!

Marine Couraud
et Béatrice Hammer

Société Centrale d'Apiculture,
41, rue Pernety

Ouvert du lundi au vendredi,
de 14 h à 18 h. Tél. : 45 42 29 08

Quelques prix :

Cours au jardin du Luxembourg :
433 F/an + adhésion à la société 117 F.

Exposé et visite du rucher du parc
Georges-Brassens : 15 F par personne.

LES SOUVENIRS DE MADAME JEANNE

IL Y AVAIT...

A la recherche de témoignages sur le quartier susceptibles d'enrichir nos mémoires, je suis allé faire visite à madame Jeanne, qui a vécu toute sa jeunesse dans le 14ème du début du siècle.

Madame Jeanne habite aujourd'hui dans le 18^e, et c'est dans son appartement que nous avons passé plus d'une heure à voyager parmi les images d'autrefois.

Si je choisis de l'appeler madame Jeanne - de son vrai prénom - c'est que l'univers qu'elle a bien voulu entrouvrir pour nous ressemble à ces bribes de vie racontées au coin du feu, avec la douceur, l'émotion et la malice de toutes les «tante Jeanne» que nous avons pu connaître. Mais en 1914 madame Jeanne n'était encore qu'une toute petite fille : «*Nous habitons au 56, rue du Château, juste en face de la rue Bourgeois, qui n'existe plus aujourd'hui. Papa était cheminot et maman faisait des ménages. La guerre, pour moi, c'était surtout les avions. Ils étaient attirés par la voie ferrée qui était au bout de la rue, et par la cheminée de Tochon, la grande imprimerie de la rue Vercingétorix, derrière chez nous. Un jour elle a brûlé.*»

JOURS DE GREVE

Mais même en état de guerre la vie quotidienne suit son cours. Il y a l'école maternelle : «*J'ai été renvoyée parce que je fichais des coups de pied à la maîtresse*», puis l'école communale du 71 rue de l'Ouest ; «*on y avait affiché un de mes dessins qui représentait un pot de terre. Il y a quelques années il y était encore*». Jeanne a huit ans quand a lieu la grande grève des cheminots de 1920, pour la nationalisation des chemins de fer : «*Maman apostrophait de la fenêtre les élèves de l'Ecole des Mines qui étaient sur les locomotives et qui voulaient remplacer les grévistes. Un jour, elle est même allée avec ma sœur et moi jusque sur les voies. Le sergent de ville n'a pas osé l'arrêter parce qu'elle avait des enfants.*»

- Vous avez qu'à y aller, vous ! elle lui a dit... Et puis il y avait les manifestations. Les hommes marchaient par dizaines. Y avait pas que les hommes. Les femmes étaient là aussi. Et nous, les enfants, on chantait l'Internationale et des tas de chansons. On criait en descendant comme ça la rue du Château...

- Patron, on veut des sous ! Les

gens alors étaient plus partants pour les grèves que maintenant. En face il y avait les gardes à cheval, mais j'avais pas peur. Pour nous c'était la fête. Sauf un jour. C'était au bois de Vincennes. Les gardes étaient sabre au clair. Il y avait des hommes couchés. Je crois que je n'ai jamais eu si peur...

AU DETOUR DES RUES

Mais revenons à des aventures plus quotidiennes. Le quartier, par exemple, à quoi ressemblait-il à l'époque ? «*Oh, le quartier, pour nous, ça ne dépassait pas la rue, l'avenue du Maine, à un bout, jusqu'à la rue de l'Ouest et au pont qui passe sur les voies de chemins de fer, à l'autre bout. Un petit escalier descendait du pont pour rejoindre le dépôt, en dessous, où mon père travaillait. Dans ce bout de rue là, en allant vers Pasteur, il n'y avait que des bistrotts...*»

Le quartier c'était aussi la rue Vercingétorix avec toutes les petites maisons devant Notre-Dame-du-Travail. C'est là que j'ai fait ma première communion. On passait par la sacristie et on arrivait directement dans la rue Guillemot... La rue Bourgeois, elle, on pouvait la voir de notre fenêtre jusqu'à la rue du Moulin-au-Beurre, au bout ; c'est là qu'il y avait les vaches dont on achetait le lait. Tous les quinze jours, quand ils conduisaient à la gare celles qui avaient déjà produit pour en ramener de nouvelles, on entendait le bruit de leurs sabots sur les pavés et je me précipitais à la fenêtre pour les voir passer... D'autres fois, c'était les cris du fromager ou du vitrier qui participaient aux bruits de la rue. Et puis il y avait la rue de l'Ouest avec le marché qui était splendide. Je me souviens d'un charcutier qui faisait de belles choses avec les rillettes : des petites voitures, des charettes...

Ce petit coin, c'était vraiment le village. Tout le monde se connaissait. Des fois ça avait ses mauvais côtés. Quand je fréquentais, par exemple, il y avait un sale bonhomme qui avait été le dire à mon père et à ma mère. Je ne me suis pas gênée pour lui en parler... Mais en même temps il y avait plus d'entente et de cordialité

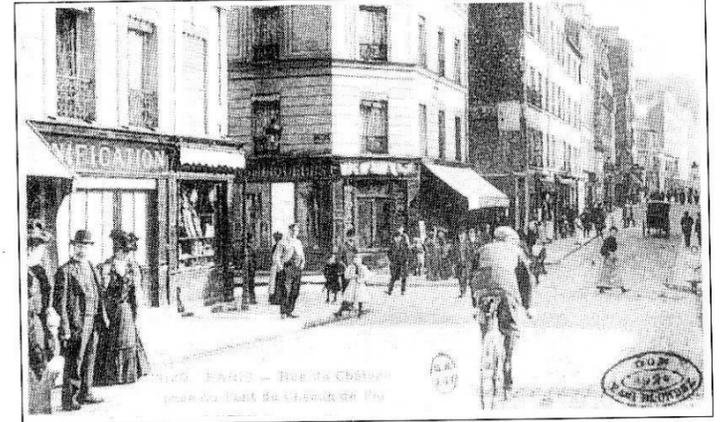
que maintenant. Quand quelqu'un était malade, les gens venaient pour savoir si on avait besoin de quelque chose. On allait chez les uns et chez les autres. On était jeunes en même temps, on se voyait grandir et on vieillissait ensemble.

Jeanne grandit. Après l'école, c'est l'apprentissage.

«*J'étais à l'école professionnelle de la rue Emile-Dubois pour*

LA FORCE DU SOUVENIR

Quand je demande pour finir à madame Jeanne si, parmi toutes ces années, elle a le souvenir de quelque chose qui ait marqué la vie du quartier, surgit alors de sa mémoire cet événement, pareil à ceux qui tout en restant ignorés deux rues plus loin, rassemblent autour d'eux tous les gens d'un immeuble ou d'une rue et les font participer à une communauté



La rue du Château vue du pont de chemin de fer

devenir modiste. Et jusqu'à ma retraite, j'ai fait des chapeaux. C'était tout un travail. Je me souviens... on donnait le cône en feutre, il fallait le mouiller entièrement, le tordre, le tendre sur la tête... C'est joli comme travail... Quand je rentrais de l'école - c'est drôle comme ça s'enchaînent les souvenirs ! - je passais par le cimetière du Montparnasse parce qu'il y avait de l'ombre.

JOURS DE FETE

Jeanne flânant. Jeanne rêvant. Et les distractions dans tout ça ?

«*A l'époque, on restait chez soi à faire le trousseau et on ne sortait qu'avec les parents. Les copines c'était toutes des filles de cheminots. Si on allait au cinéma, c'était la croix et la bannière. On s'habillait en dimanche, pour aller au Palace, avenue du Maine. Le dernier film que j'y ai vu c'était *Les Croix de bois* ; mais, en fait, c'était pas pour le film que j'y allais, c'était pour y rencontrer mon amoureux. Et puis il y avait les fêtes de la Maison commune, la maison des communistes, où les amateurs se mesuraient dans les concours de chant ou dans les matchs de boxe.*»

On allait aussi sur les manèges du boulevard Pasteur. En plus de ça, comme il n'y avait pas de TSF ni rien de tout ça, d'un rien on faisait une fête !

Et madame Jeanne a soudain l'œil qui pétillait quand elle parle de «*la maison des mariages, avenue du Maine... Une maison rien que pour les mariés, avec des repas et des bals, et où on allait regarder les jeunes couples et les belles robes à travers la grande grille de fer forgé...*», mais aussi quand elle parle de la «*pâtisserie Le Lapin Blanc où ils faisaient de bons gâteaux*» et de «*l'événement que c'était quand on allait jusque là-bas, en haut de la Gaîté...*» et puis viennent d'autres souvenirs de petites choses qui ont tracé leur sillon de bonheur... «*le chanteur de rues qu'on suivait avec ma sœur pour entendre la chanson *Nuits de Chine*...*»

Le petit train qui amenait aux Halles les haricots de bonne heure ou encore «*le chien qui s'était donné comme ça un jour à la maison et qu'on a pas pu et pas voulu reperdre*».

d'émotions qui brise les distances et les incompréhensions et permet d'entendre soudain les battements de cœur d'une même humanité : «*Le laitier allait toujours chercher le lait avec sa voiture à chevaux à la gare de marchandises. Il avait deux étages de bidons et faisait courir les chevaux un grand coup quand il passait dans la rue. Une fois, ça a été l'accident et un cheval est mort juste devant chez nous. Il avait les intestins sortis.*»

On était autour et les gens disaient : - Oh, il va mourir là !

Mais il y aurait tant d'autres choses à raconter, madame Jeanne, que tout le journal n'y suffirait pas : le dépôt de tramways de la rue du Château... l'écurie de la rue Vandamme, pour les livraisons des chemins de fer...

A côté de chez vous la maison Paqueriot, le pâtissier où votre mère allait dénoyauter les cerises et les prunes, et dont votre papa allait livrer les gâteaux en triporteur au boulevard Saint-Germain...

Tant de noms, tant de lieux que nous voyons si souvent et qui ont acquis grâce à vous l'épaisseur sensible du temps passé. Si tous ces souvenirs peuvent rendre plus pénibles encore la prolifération de gravats et d'échafaudages que nous connaissons, ils sont un inestimable cadeau d'images et d'émotions qui font vivre les choses mortes en nous permettant de penser à elles.

Merci à vous.

Souvenirs recueillis
par Pierre Bourdige

LE PALAIS DES THES

Faites-vous partie des «*théophiles*», ces adeptes du darjeeling ou du thé japonais, de l'assam ou du thé au jasmin?

Le Palais des Thés en vend plus de 300, à tous les prix et pour tous les goûts.

Poussez la porte de cette petite boutique toujours encombrée de caisses en bois dans lesquelles arrivent les thés, où l'accueil est toujours chaleureux, et le conseil, avisé ; vous y trouverez également de superbes théières, et tout un rayon de livres consacrés au thé.

Le Palais des thés
21, rue Raymond-Losserand
Ouvert du mardi au samedi,
de 10 h 45 à 19 h 30.



Dessin : ARBO

que maintenant. Quand quelqu'un était malade, les gens venaient pour savoir si on avait besoin de quelque chose. On allait chez les uns et chez les autres. On était jeunes en même temps, on se voyait grandir et on vieillissait ensemble.»

Jeanne grandit. Après l'école, c'est l'apprentissage. «J'étais à l'école professionnelle de la rue Emile-Dubois pour

LA FORCE DU SOUVENIR

Quand je demande pour finir à madame Jeanne si, parmi toutes ces années, elle a le souvenir de quelque chose qui ait marqué la vie du quartier, surgit alors de sa mémoire cet événement, pareil à ceux qui tout en restant ignorés deux rues plus loin, rassemblent autour d'eux tous les gens d'un immeuble ou d'une rue et les font participer à une communauté



La rue du Château vue du pont de chemin de fer

devenir modiste. Et jusqu'à ma retraite, j'ai fait des chapeaux. C'était tout un travail. Je me souviens... on donnait le cône en feutre, il fallait le mouiller entièrement, le tordre, le tendre sur la tête... C'est joli comme travail... Quand je rentrais de l'école -c'est drôle comme ça s'enchaîne les souvenirs ! - je passais par le cimetière du Montparnasse parce qu'il y avait de l'ombre.»

JOURS DE FETE

Jeanne flânant. Jeanne rêvant. Et les distractions dans tout ça ?

«A l'époque, on restait chez soi à faire le trousseau et on ne sortait qu'avec les parents. Les copines c'était toutes des filles de cheminots. Si on allait au cinéma, c'était la croix et la bannière. On s'habillait en dimanche, pour aller au Palace, avenue du Maine. Le dernier film que j'y ai vu c'était *Les Croix de bois* ; mais, en fait, c'était pas pour le film que j'y allais, c'était pour y rencontrer mon amoureux. Et puis il y avait les fêtes de la Maison commune, la maison des communistes, où les amateurs se mesuraient dans les concours de chant ou dans les matchs de boxe.

On allait aussi sur les manèges du boulevard Pasteur. En plus de ça, comme il n'y avait pas de TSF ni rien de tout ça, d'un rien on faisait une fête !»

Et madame Jeanne a soudain l'œil qui pétillait quand elle parle de «la maison des mariages, avenue du Maine... Une maison rien que pour les mariés, avec des repas et des bals, et où on allait regarder les jeunes couples et les belles robes à travers la grande grille de fer forgé...», mais aussi quand elle parle de la «pâtisserie *Le Lapin Blanc* où ils faisaient de bons gâteaux» et de «l'événement que c'était quand on allait jusque là-bas, en haut de la Gaîté...» et puis viennent d'autres souvenirs de petites choses qui ont tracé leur sillon de bonheur... «le chanteur de rues qu'on suivait avec ma sœur pour apprendre la chanson *Nuits de Chine*...

Le petit train qui amenait aux Halles les haricots de bonne heure» ou encore «le chien qui s'était donné comme ça un jour à la maison et qu'on a pas pu et pas voulu reperdre».

d'émotions qui brise les distances et les incompréhensions et permet d'entendre soudain les battements de cœur d'une même humanité : «Le laitier allait toujours chercher le lait avec sa voiture à chevaux à la gare de marchandises. Il avait deux étages de bidons et faisait courir les chevaux un grand coup quand il passait dans la rue. Une fois, ça a été l'accident et un cheval est mort juste devant chez nous. Il avait les intestins sortis. On était autour et les gens disaient : - Oh, il va mourir là !»

Mais il y aurait tant d'autres choses à raconter, madame Jeanne, que tout le journal n'y suffirait pas : le dépôt de tramways de la rue du Château... l'écurie de la rue Vandamme, pour les livraisons des chemins de fer...

A côté de chez vous la maison Paqueriot, le pâtissier où votre mère allait dénoyauter les cerises et les prunes, et dont votre papa allait livrer les gâteaux en triporteur au boulevard Saint-Germain...

Tant de noms, tant de lieux que nous voyons si souvent et qui ont acquis grâce à vous l'épaisseur sensible du temps passé. Si tous ces souvenirs peuvent rendre plus pénibles encore la prolifération de gravats et d'échafaudages que nous connaissons, ils sont un inestimable cadeau d'images et d'émotions qui font vivre les choses mortes en nous permettant de penser à elles.

Merci à vous.

Souvenirs recueillis par Pierre Bourdige

LE PALAIS DES THÉS

Faites-vous partie des «théophiles», ces adeptes du darjeeling ou du thé japonais, de l'assam ou du thé au jasmin ?

Le Palais des Thés en vend plus de 300, à tous les prix et pour tous les goûts.

Poussez la porte de cette petite boutique toujours encombrée de caisses en bois dans lesquelles arrivent les thés, où l'accueil est toujours chaleureux, et le conseil, avisé ; vous y trouverez également de superbes théières, et tout un rayon de livres consacrés au thé.

Le Palais des thés
21, rue Raymond-Losserand
Ouvert du mardi au samedi,
de 10 h 45 à 19 h 30.

SKATE BOARD

ROULETTES EN LIBERTÉ

Lors du dernier CICA (Comité d'Initiative et de Consultation des Associations) qui se réunissait sur le thème «L'Enfant et la Ville», Lionel Assouad, maire du XIV^e arrondissement, a dit : «L'entrée de la Mairie du XIV^e est dotée de pentes conçues pour les handicapés. Elles servent aux jeunes sur leurs planches à roulettes. Il n'y a pas de policiers. Alors, je leur ai dit de ne pas faire ça. Je leur ai fait un peu peur, n'est-ce pas, je suis le maire. Je leur ai dit qu'ils pouvaient blesser quelqu'un.»

Au-delà du problème bien particulier des accès à la mairie et des espaces aménagés pour les handicapés, la question se pose de la place du jeu et des enfants dans la ville.

L'univers de la ville répond d'abord aux principes d'utilité sociale. La fonction ludique est souvent sacrifiée aux fonctions commerciales ou administratives. Ont disparu aujourd'hui ces terrains vagues où les enfants pouvaient se livrer à des jeux improvisés. Et les adolescents s'approprient des territoires interdits.

Ils réaménagent des espaces publics à des fins ludiques. L'espace est la seule ressource dont ils disposent encore pour se forger une

identité.

Mais cet investissement n'est pas illégitime si l'on considère que l'espace public est un espace accessible n'importe quand par

D'où le relatif échec des lieux assignés, non transformables, comme les maisons des jeunes et les mouvements sportifs traditionnels.



"Roulez, jeunesse..."

Photo : Juliette Bucquet

n'importe qui, sans aucune discrimination, pour des activités qui ne sont pas nécessairement déterminées.

L'adolescent a besoin de construire et d'organiser lui-même son espace.

Les adolescents-skaters (certains préfèrent dire planche à roulettes) opèrent, aux yeux du pouvoir, un véritable détournement des lieux et des biens publics. La rue redevient un vaste terrain d'aventures et de rencontres.

BROCANTE, ANTIQUITÉS, OBJETS D'ART

Quintette «Daguerre et Paix» Opus 61. Ils sont cinq à signer cette composition : un lieu de vente, d'exposition, d'antiquités et d'objets d'art, un lieu d'échanges et de rencontres au parfum de création. Le sujet : nous ; le verbe : créer ; le complément : une brocante. Cette phrase, cinq personnes l'ont conjuguée... au conditionnel, c'était un rêve..., au futur, c'était un espoir... au présent, c'est la réalité, leur réalité.

Ils sont parents, amis, animés par un même goût, une même passion : les objets d'art d'hier et d'aujourd'hui. Ce fil qui les relie les a conduits un

jour d'hiver aux portes du 61 de la rue Daguerre.



Ce lieu était là, qui rendait leur projet possible. Aujourd'hui ce lieu vous ouvre ses portes. Vous pouvez trouver dans cet espace des objets d'art, d'artisanat, des masques, des tableaux, des

bijoux, «des choses pas comme les autres pour des gens comme tout le monde» ; de ces choses qui attirent le regard, même celui des profanes. Parce que l'amour du beau appartient à chacun d'entre nous.

L'éventail des prix des articles proposés est large, à la mesure des possibilités. Que vous soyez artiste à la recherche d'un lieu d'exposition ou simplement curieux de découvrir les trésors cachés de ces lieux un peu magiques, osez entrer au 61 de la rue Daguerre, vous y serez accueillis chaleureusement.

Brigitte Delmon

L'EXPRESS PARIS :

RENDONS A PIERRE...

La «grande» presse s'intéresse au quatorzième... le temps d'un coup de pub.

Affichettes à tous les coins de rues, ventes «militantes» sur les marchés du quartier... difficile, en week-end d'avril, de passer à côté du numéro spécial «Quatorzième arrondissement» de *L'Express Paris*.

Le service commercial du premier newsmagazine français sait occuper le terrain.

C'est moins le cas pour ses journalistes quand, sans doute un peu las d'égrener les clichés pour touristes et nuitards, ils essaient de coucher un peu de «vécu» sur leur papier glacé.

Ainsi, Alain Kermeol n'a jamais rencontré ni interviewé «Mme Bourdige» ; il s'est contenté de recopier, dans *La Page* n°10, les propos d'une habitante de la rue du Commandant-Mouchotte recueillis par... Pierre Bourdige. Dis, Coco, c'est pas très pro...

LES ABONNEMENTS,

ça nous aide bien, alors... abonnez-vous !

Cinq numéros : 40 F

Abonnement de soutien : 100 F

Cheques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.



RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

CHRONIQUES ANTI-NUCLEAIRES

C'est le titre d'une revue, consacrée à des discussions sur le nucléaire, qui paraît tous les trois mois. Elle est accompagnée, en supplément, d'un bulletin : *Chroniques du Désastre Nucléaire*, destiné à fournir des références commodes aux lecteurs désireux de se faire une idée relativement complète des événements qui se produisent un peu partout à propos du nucléaire.

Chroniques anti-nucléaires s/c G. Fargette, 4 rue Sivel, 75014 Paris

Abonnements : 60 F par an pour le bulletin, 40 F par an pour la revue.

DU MIEL A PARIS

Au 41 de la rue Pernety se trouve l'association la plus bourdonnante de Paris, la Société Centrale d'Apiculture.

Saviez-vous que le miel parisien est loin d'être une rareté, et qu'outre celle du miel toutes fleurs, trois récoltes ont lieu chaque année dans les ruchers de la capitale : acacia, tilleul et sophora ? La Société Centrale d'Apiculture a vu le jour en 1856, avec la double vocation d'initier les néophytes à l'exploitation d'un rucher, et de mettre à la disposition des apiculteurs un fonds documentaire ainsi que des informations sur leur métier. Installée depuis une dizaine d'années dans le quatorzième, cette association, qui fonctionne grâce au bénévolat, possède un important fonds de bibliothèque et d'archives, et organise chaque mois des réunions de formation permanente pour ses adhérents apiculteurs.

Elle organise des cours pour débutants au rucher de Luxembourg, et, depuis peu, des exposés à l'intention des enfants des écoles ou des groupes d'adultes au rucher-école du Parc Georges-Brassens. Chaque année ont lieu à l'automne deux journées «portes ouvertes», où l'on peut se renseigner, et aussi acheter du miel produit localement. Les curieux, gourmands et autres apiculteurs en herbe ont donc rendez-vous à l'Orangerie du Luxembourg le 26 septembre prochain, et au parc Georges-Brassens dans la première quinzaine d'octobre!

Marine Couraud
et Béatrice Hammer

Société Centrale d'Apiculture,
41, rue Pernety

Ouvert du lundi au vendredi,
de 14 h à 18 h. Tél. : 45 42 29 08

Quelques prix :

Cours au jardin du Luxembourg :
433 F/an + adhésion à la société 117 F.
Exposé et visite du rucher du parc
Georges-Brassens : 15 F par personne.

LES SOUVENIRS DE MADAME JEANNE

IL Y AVAIT...

A la recherche de témoignages sur le quartier susceptibles d'enrichir nos mémoires, je suis allé faire visite à madame Jeanne, qui a vécu toute sa jeunesse dans le 14ème du début du siècle.

Madame Jeanne habite aujourd'hui dans le 18^e, et c'est dans son appartement que nous avons passé plus d'une heure à voyager parmi les images d'autrefois.

Si je choisis de l'appeler madame Jeanne - de son vrai prénom - c'est que l'univers qu'elle a bien voulu entreouvrir pour nous ressemble à ces bribes de vie racontées au coin du feu, avec la douceur, l'émotion et la malice de toutes les «tante Jeanne» que nous avons pu connaître. Mais en 1914 madame Jeanne n'était encore qu'une toute petite fille : «*Nous habitons au 56, rue du Châteaurois, juste en face de la rue Bourgeois, qui n'existe plus aujourd'hui. Papa était cheminot et maman faisait des ménages. La guerre, pour moi, c'était surtout les avions. Ils étaient attirés par la voie ferrée qui était au bout de la rue, et par la cheminée de Tochon, la grande imprimerie de la rue Vercingétorix, derrière chez nous. Un jour elle a brûlé.*»

JOURS DE GREVE

Mais même en état de guerre la vie quotidienne suit son cours. Il y a l'école maternelle : «*J'ai été renvoyée parce que je fichais des coups de pied à la maîtresse*», puis l'école communale du 71 rue de l'Ouest ; «*on y avait affiché un de mes dessins qui représentait un pot de terre. Il y a quelques années il y était encore*». Jeanne a huit ans quand a lieu la grande grève des cheminots de 1920, pour la nationalisation des chemins de fer : «*Maman apostrophait de la fenêtre les élèves de l'Ecole des Mines qui étaient sur les locomotives et qui voulaient remplacer les grévistes. Un jour, elle est même allé avec ma sœur et moi jusque sur les voies. Le sergent de ville n'a pas osé l'arrêter parce qu'elle avait des enfants.*»

- Vous avez qu'à y aller, vous ! elle lui a dit... Et puis il y avait les manifestations. Les hommes marchaient par dizaines. Y avait pas que les hommes. Les femmes étaient là aussi. Et nous, les enfants, on chantait l'Internationale et des tas de chansons. On criait en descendant comme ça la rue du Château...

- Patron, on veut des sous ! Les

gens alors étaient plus partants pour les grèves que maintenant. En face il y avait les gardes à cheval, mais j'avais pas peur. Pour nous c'était la fête. Sauf un jour. C'était au bois de Vincennes. Les gardes étaient sabre au clair. Il y avait des hommes couchés. Je crois que je n'ai jamais eu si peur...»

AU DETOUR DES RUES

Mais revenons à des aventures plus quotidiennes. Le quartier, par exemple, à quoi ressemblait-il à l'époque ? «*Oh, le quartier, pour nous, ça ne dépassait pas la rue, l'avenue du Maine, à un bout, jusqu'à la rue de l'Ouest et au pont qui passe sur les voies de chemins de fer, à l'autre bout. Un petit escalier descendait du pont pour rejoindre le dépôt, en dessous, où mon père travaillait. Dans ce bout de rue là, en allant vers Pasteur, il n'y avait que des bistrotts...*»

Le quartier c'était aussi la rue Vercingétorix avec toutes les petites maisons devant Notre-Dame-du-Travail. C'est là que j'ai fait ma première communion. On passait par la sacristie et on arrivait directement dans la rue Guillemot... La rue Bourgeois, elle, on pouvait la voir de notre fenêtre jusqu'à la rue du Moulin-au-Beurre, au bout ; c'est là qu'il y avait les vaches dont on achetait le lait. Tous les quinze jours, quand ils conduisaient à la gare celles qui avaient déjà produit pour en ramener de nouvelles, on entendait le bruit de leurs sabots sur les pavés et je me précipitais à la fenêtre pour les voir passer... D'autres fois, c'était les cris du fromager ou du vitrier qui participaient aux bruits de la rue. Et puis il y avait la rue de l'Ouest avec le marché qui était splendide. Je me souviens d'un charcutier qui faisait de belles choses avec les rillettes : des petites voitures, des charettes...

Ce petit coin, c'était vraiment le village. Tout le monde se connaissait. Des fois ça avait ses mauvais côtés. Quand je fréquentais, par exemple, il y avait un sale bonhomme qui avait été le dire à mon père et à ma mère. Je ne me suis pas gênée pour lui en parler... Mais en même temps il y avait plus d'entente et de cordialité

que maintenant. Quand quelqu'un était malade, les gens venaient pour savoir si on avait besoin de quelque chose. On allait chez les uns et chez les autres. On était jeunes en même temps, on se voyait grandir et on vieillissait ensemble.»

Jeanne grandit. Après l'école, c'est l'apprentissage.

«*J'étais à l'école professionnelle de la rue Emile-Dubois pour*



La rue du Château vue du pont de chemin de fer

devenir modiste. Et jusqu'à ma retraite, j'ai fait des chapeaux. C'était tout un travail. Je me souviens... on donnait le cône en feutre, il fallait le mouiller entièrement, le tordre, le tendre sur la tête... C'est joli comme travail... Quand je rentrais de l'école -c'est drôle comme ça s'enchaîne les souvenirs ! - je passais par le cimetière du Montparnasse parce qu'il y avait de l'ombre.»

JOURS DE FETE

Jeanne flânant. Jeanne rêvant. Et les distractions dans tout ça ?

«*A l'époque, on restait chez soi à faire le trousseau et on ne sortait qu'avec les parents. Les copines c'était toutes des filles de cheminots. Si on allait au cinéma, c'était la croix et la bannière. On s'habillait en dimanche, pour aller au Palace, avenue du Maine. Le dernier film que j'y ai vu c'était *Les Croix de bois* ; mais, en fait, c'était pas pour le film que j'y allais, c'était pour y rencontrer mon amoureux. Et puis il y avait les fêtes de la Maison commune, la maison des communistes, où les amateurs se mesuraient dans les concours de chant ou dans les matchs de boxe.*»

On allait aussi sur les manèges du boulevard Pasteur. En plus de ça, comme il n'y avait pas de TSF ni rien de tout ça, d'un rien on faisait une fête !»

Et madame Jeanne a soudain l'œil qui pétille quand elle parle de «la maison des mariages, avenue du Maine... Une maison rien que pour les mariés, avec des repas et des bals, et où on allait regarder les jeunes couples et les belles robes à travers la grande grille de fer forgé...», mais aussi quand elle parle de la «pâtisserie *Le Lapin Blanc* où ils faisaient de bons gâteaux» et de «l'événement que c'était quand on allait jusque là-bas, en haut de la Gaîté...» et puis viennent d'autres souvenirs de petites choses qui ont tracé leur sillon de bonheur... «le chanteur de rues qu'on suivait avec ma sœur pour apprendre la chanson *Nuits de Chine*...»

Le petit train qui amenait aux Halles les haricots de bonne heure» ou encore «le chien qui s'était donné comme ça un jour à la maison et qu'on a pas pu et pas voulu reperdre».

LA FORCE DU SOUVENIR

Quand je demande pour finir à madame Jeanne si, parmi toutes ces années, elle a le souvenir de quelque chose qui ait marqué la vie du quartier, surgit alors de sa mémoire cet événement, pareil à ceux qui tout en restant ignorés deux rues plus loin, rassemblent autour d'eux tous les gens d'un immeuble ou d'une rue et les font participer à une communauté

d'émotions qui brise les distances et les incompréhensions et permet d'entendre soudain les battements de cœur d'une même humanité : «*Le laitier allait toujours chercher le lait avec sa voiture à chevaux à la gare de marchandises. Il avait deux étages de bidons et faisait courir les chevaux un grand coup quand il passait dans la rue. Une fois, ça a été l'accident et un cheval est mort juste devant chez nous. Il avait les intestins sortis.*»

On était autour et les gens disaient : - Oh, il va mourir là !»

Mais il y aurait tant d'autres choses à raconter, madame Jeanne, que tout le journal n'y suffirait pas : le dépôt de tramways de la rue du Château... l'écurie de la rue Vandamme, pour les livraisons des chemins de fer...

A côté de chez vous la maison Paquierot, le pâtissier où votre mère allait dénoyer les cerises et les prunes, et dont votre papa allait livrer les gâteaux en triporteur au boulevard Saint-Germain...

Tant de noms, tant de lieux que nous voyons si souvent et qui ont acquis grâce à vous l'épaisseur sensible du temps passé. Si tous ces souvenirs peuvent rendre plus pénibles encore la prolifération de gravats et d'échafaudages que nous connaissons, ils sont un inestimable cadeau d'images et d'émotions qui font vivre les choses mortes en nous permettant de penser à elles.

Merci à vous.

Souvenirs recueillis
par Pierre Bourdige

LE PALAIS DES THÉS

Faites-vous partie des «théophiles», ces adeptes du darjeeling ou du thé japonais, de l'assam ou du thé au jasmin ? Le Palais des Thés en vend plus de 300, à tous les prix et pour tous les goûts.

Poussez la porte de cette petite boutique toujours encombrée de caisses en bois dans lesquelles arrivent les thés, où l'accueil est toujours chaleureux, et le conseil, avisé ; vous y trouverez également de superbes théières, et tout un rayon de livres consacrés au thé.

Le Palais des thés
21, rue Raymond-Losserand
Ouvert du mardi au samedi,
de 10 h 45 à 19 h 30.



Dessin : ARBO

ROULETTES EN LIBERTÉ

Lors du dernier CICA (Comité d'Initiative et de Consultation des Associations) qui se réunissait sur le thème «L'Enfant et la Ville», Lionel Assouad, maire du XIV^e arrondissement, a dit : «L'entrée de la Mairie du XIV^e est dotée de pentes conçues pour les handicapés. Elles servent aux jeunes sur leurs planches à roulettes. Il n'y a pas de policiers. Alors, je leur ai dit de ne pas faire ça. Je leur ai fait un peu peur, n'est-ce pas, je suis le maire. Je leur ai dit qu'ils pouvaient blesser quelqu'un.»

Au-delà du problème bien particulier des accès à la mairie et des espaces aménagés pour les handicapés, la question se pose de la place du jeu et des enfants dans la ville.

L'univers de la ville répond d'abord aux principes d'utilité sociale. La fonction ludique est souvent sacrifiée aux fonctions commerciales ou administratives. Ont disparu aujourd'hui ces terrains vagues où les enfants pouvaient se livrer à des jeux improvisés. Et les adolescents s'approprient des territoires interdits.

Ils réaménagent des espaces publics à des fins ludiques. L'espace est la seule ressource dont ils disposent encore pour se forger une

identité.

Mais cet investissement n'est pas illégitime si l'on considère que l'espace public est un espace accessible n'importe quand par

D'où le relatif échec des lieux assignés, non transformables, comme les maisons des jeunes et les mouvements sportifs traditionnels.



"Roulez, jeunesse..."

Photo : Juliette Bucquet

n'importe qui, sans aucune discrimination, pour des activités qui ne sont pas nécessairement déterminées.

L'adolescent a besoin de construire et d'organiser lui-même son espace.

Les adolescents-skaters (certains préfèrent dire planche à roulettes) opèrent, aux yeux du pouvoir, un véritable détournement des lieux et des biens publics. La rue redevient un vaste terrain d'aventures et de rencontres.

Jugée dangereuse, la pratique du skate-board est condamnée, parfois sanctionnée d'amendes.

Au lieu de sévir, certaines municipalités préfèrent prévenir : elles aménagent des espaces avec implantation de rampes et créations de clubs. Autrement dit, on éponge la violence adolescente, et on garde la maîtrise de l'espace. Sans aller jusque là, ne pourrait-on pas imaginer dans le 14^e des espaces réservés - peut-être à certaines heures, cela reste à définir.

Et pourquoi pas des bancs pour les admirateurs !

Monique Bruhat

LA PAGE

EST ÉDITÉE PAR L'ASSOCIATION
L'EQUIP'PAGE
BP53, PARIS CEDEX 14
TEL 45 41 75 80
(RÉPONDEUR)

DIRECTEUR DE PUBLICATION :
OMAR SLIFI

COMMISSION PARITAIRE
N°71081

ISSN N°0998 2728

Impression :
Rotographie, Montreuil

RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

MAIN BASSE SUR MONTRouGE

Il suffit de passer le périphérique... : Montrouge, une ville de 40000 habitants en proie à la spéculation immobilière et au «zacage».

Les riverains de la porte de Montrouge ne l'entendent pas de cette oreille et s'opposent à la mise en place de la ZAC Nord. Ils se sont constitués en association (les Amis de la porte de Montrouge : 18, rue Georges-Bouzerait) et entendent faire casser la déclaration d'utilité publique qui autorise l'expropriation des habitants de ce quartier de 4 hectares.

«Rien ne justifie une opération brutale. La richesse de ce quartier se trouve dans sa diversité ; outre sa propre histoire, par le mélange de population, des commerces et des activités. Il s'embellira avec le temps par des réhabilitations successives et ponctuelles, sans provoquer cette cassure avec de graves problèmes humains», expliquent-ils.

RELAIS DU CŒUR

La campagne des Restaurants du cœur a pris fin avec l'hiver... du calendrier. 35 000 repas par jour ont été servis en Ile-de-France

cette année. Cependant, un Relais du cœur est assuré au 10 rue Julia-Barthet (métro Porte-d'Orléans).

Ce relais propose des actions d'aide et d'écoute pour toute personne en grande difficulté ; la distribution alimentaire restant assurée par les «camions de soupe». Relais du cœur (tél : 40 44 40 65) : une matinée «accueil» le lundi de 9 h 30 à 12 h ; deux matinées «écoute-aide» le lundi et le jeudi de 9 h 30 à 12 h.

Certes, cela ne calmera pas l'estomac de ces personnes, qui crient famine, mais si cela leur permet de trouver un lieu où ils peuvent dire et être entendus, c'est déjà pas mal.

B. D.

MARCHE DAGUERRE : LE FLOU TOURNE AU SOMBRE

Jusqu'à maintenant, la position officielle de la mairie concernant le marché couvert de la rue Daguerre se voulait rassurante. La municipalité s'était engagée à ne pas délivrer de permis de démolir et garantissait vaguement la subsistance de petits commerces... Ce qui ne nous empêchait pas d'envisager le pire : «On peut cependant penser que, dans quelques mois, si aucune réaction ne se fait jour, seules quelques boutiques demeureront. Il sera alors simple aux décideurs de déclarer : le marché ne vit plus, il faut faire autre chose», écrivions-nous dans La Page n° 7.

C'est ce scénario catastrophe que reprend aujourd'hui à son compte le maire du quatorzième. Le 8 avril, au conseil d'arrondissement, en réponse aux inquiétudes de Rolande Perlican (PCF), Lionel Assouad déclarait : «Ce marché appartient à un promoteur privé, nous ne pouvons rien faire, c'est lui qui décide. Il veut rentabiliser le marché, ce qui est normal et, d'ailleurs, il est raisonnable ; ce marché est misérabiliste, les commerçants de la rue Daguerre sont très contents qu'il disparaisse. Quand tous les commerçants actuels seront partis, le promoteur fera autre chose, peut-être restera-t-il deux ou trois commerces.» «... Si aucune réaction ne se fait jour...», prévenions-nous il y a un an...

O. S.

BROCANTE, ANTIQUITÉS, OBJETS D'ART

Quintette «Daguerre et Paix» Opus 61. Ils sont cinq à signer cette composition : un lieu de vente, d'exposition, d'antiquités et d'objets d'art, un lieu d'échanges et de rencontres au parfum de création. Le sujet : nous ; le verbe : créer ; le complément : une brocante. Cette phrase, cinq personnes l'ont conjuguée... au conditionnel, c'était un rêve..., au futur, c'était un espoir... au présent, c'est la réalité, leur réalité.

Ils sont parents, amis, animés par un même goût, une même passion : les objets d'art d'hier et d'aujourd'hui.

Ce fil qui les relie les a conduits un

jour d'hiver aux portes du 61 de la rue Daguerre.



Ce lieu était là, qui rendait leur projet possible.

Aujourd'hui ce lieu vous ouvre ses portes.

Vous pouvez trouver dans cet espace des objets d'art, d'artisanat, des masques, des tableaux, des

bijoux, «des choses pas comme les autres pour des gens comme tout le monde» ; de ces choses qui attirent le regard, même celui des profanes. Parce que l'amour du beau appartient à chacun d'entre nous.

L'éventail des prix des articles proposés est large, à la mesure des possibilités.

Que vous soyez artiste à la recherche d'un lieu d'exposition ou simplement curieux de découvrir les trésors cachés de ces lieux un peu magiques, osez entrer au 61 de la rue Daguerre, vous y serez accueillis chaleureusement.

Brigitte Delmon

L'EXPRESS PARIS :

RENDONS A PIERRE...

La «grande» presse s'intéresse au quatorzième... le temps d'un coup de pub.

Affichettes à tous les coins de rues, ventes «militantes» sur les marchés du quartier... difficile, en week-end d'avril, de passer à côté du numéro spécial «Quatorzième arrondissement» de L'Express Paris.

Le service commercial du premier newsmagazine français sait occuper le terrain.

C'est moins le cas pour ses journalistes quand, sans doute un peu las d'égrener les clichés pour touristes et nuitards, ils essaient de coucher un peu de «vécu» sur leur papier glacé.

Ainsi, Alain Kermoal n'a jamais rencontré ni interviewé «Mme Bourdige» ; il s'est contenté de recopier, dans La Page n°10, les propos d'une habitante de la rue du Commandant-Mouchotte recueillis par... Pierre Bourdige. Dis, Coco, c'est pas très pro...

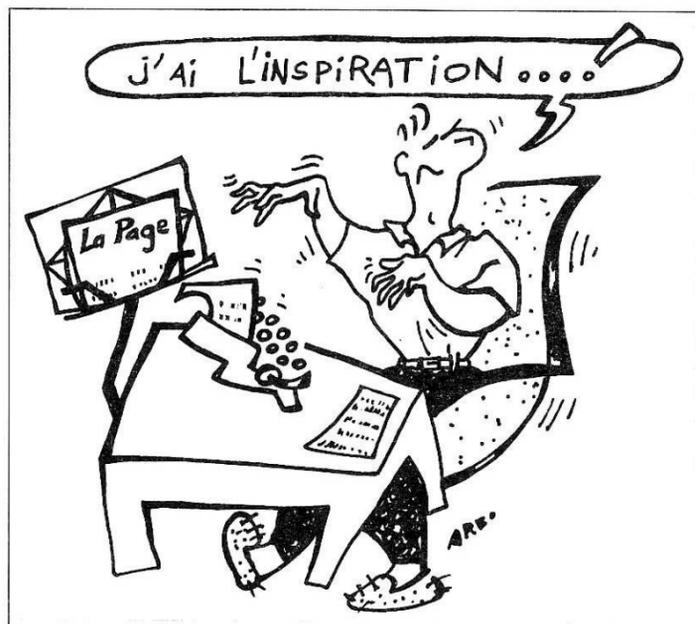
LES ABONNEMENTS,

ça nous aide bien, alors... abonnez-vous !

Cinq numéros : 40 F

Abonnement de soutien : 100 F

Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.



Dessin : ARBO

**LA ROCHEFOUCAULD
MENACÉ**

Un immeuble moderne de six étages doit être construit à l'emplacement du bureau de poste du 15 bis, avenue du Général-Leclerc.

Pendant la durée des travaux (deux ans), la poste sera transférée avenue René-Coty, dans des locaux préfabriqués.

Les riverains de l'hôpital de La Rochefoucauld s'inquiètent de l'arrivée de cet édifice de verre et de brique à la lisière d'un site classé, et craignent de voir le quartier défiguré.

Ils se sont organisés en comité de défense et font signer une pétition.

Ils ont notamment obtenu le soutien de la mairie du quatorzième.

Comité de défense
du site de La Rochefoucauld
Chez madame Jacob
Villa Adrienne, 19, avenue du
Général-Leclerc.
Tél : 43 21 43 18

TRAVAIL DE NUIT, ÇA NUIT

Avec la levée de l'interdiction du travail de nuit des femmes, le Bureau International du Travail fait sauter le dernier obstacle à la prolifération des horaires de travail atypiques.

Un collectif d'associations féministes s'est mis en place sur cette question.

Son nom : «Travail de nuit, ça nuit».

Son adresse : librairie La Jeunesse du monde, 139, rue du Château.

PAIX A SES CENDRES...

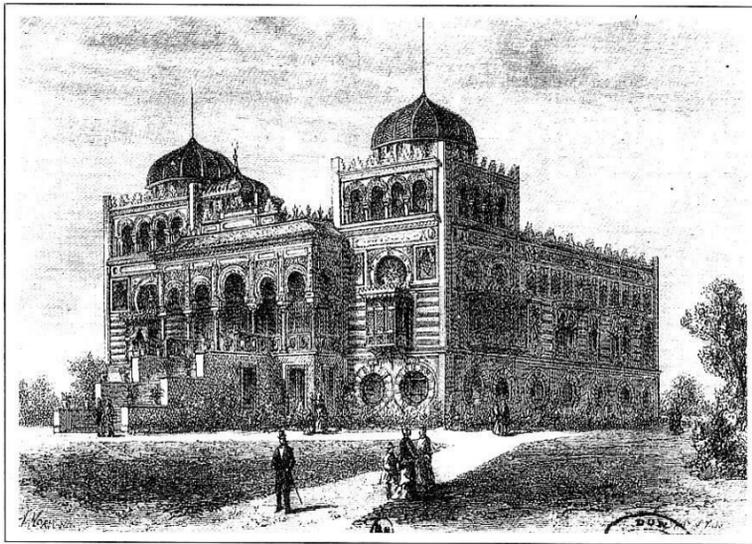
LE PETIT PALAIS DU BARDO

En mars dernier, une épaisse fumée recouvrait les alentours de Montsouris.

Le petit palais du Bardo, niché dans le parc depuis 1869, se consumait inexorablement.

Il était à l'abandon depuis 1974, et les crédits pour sa rénovation venaient d'être votés.

Cette reproduction réduite d'un palais du Bey de Tunis eut un étrange itinéraire.



«Le Palais du Bey de Tunis dans sa splendeur passée»

A l'occasion de l'exposition universelle de 1867, le Bey a l'idée, «en hommage à la France», de faire construire une réplique de son palais d'été de Bardo, petit village situé à quelques kilomètres de Tunis. Edifié sur le Champ de Mars, le petit palais est l'un des clous de l'exposition. Le Courrier Municipal écrit, le jour de son inauguration : «Ce bijou d'architecture mauresque avec ses tours dentelées, ses coupes jaunes et vertes, ses toitures vernissées, séduit vu de loin, et enchante vu de près. Quand on s'approche et qu'on peut saisir dans ses détails la miniature du palais du Bey reproduit par un habile architecte français, Alfred Chapon, quand on peut monter l'escalier des lions et se promener sur le vestibule aux murailles garnies d'azulejos, aux plafonds arabesques, aux colonnettes chevronnées de couleurs vives, aux arcades découpées

en dents de scie, ce n'est plus de l'admiration que l'on ressent, c'est un charme véritable qu'on éprouve. Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration de ce monument... La splendeur du dehors faisait bien augurer des merveilles du dedans. Sur les marches du palais, deux indigènes portaient des étendards, celui de la Tunisie et celui du Bey, tissus de pourpre, d'or et d'argent.»

SOUS D'AUTRES CIEUX

L'exposition universelle terminée, le palais échappe une première fois à la destruction. En effet, tous les monuments édifiés sur le Champ de Mars étaient conçus comme des œuvres provisoires, destinées à disparaître à l'issue de l'exposition. Par chance, la Ville de Paris a l'idée de l'acquérir et d'y installer les locaux du Bureau Météorologique Central, qui vient d'être créé.

Racheté pour la somme de 150 000 F, il est démonté et

réédifié dans le tout nouveau Parc Montsouris

Mais, à peine reconstruit, le Bardo doit affronter la guerre. Transformé en observatoire stratégique il abrite la Garde nationale, et son sous-sol sert à stocker les munitions. Ceci lui évite d'être débité en bois de chauffage comme tous les arbres du Parc, abattus par les Parisiens durant l'hiver 1870-71, particulièrement rigoureux. Une deuxième fois, il l'a échappé belle.

En 1872, le petit palais entre enfin dans ses nouvelles attributions, puisque le Bureau météorologique, qui s'était replié en province pendant la guerre, s'y installe.

Au cours des années suivantes, il accueille de nouvelles activités scientifiques : un observatoire astronomique pour la marine, des bureaux pour le contrôle des eaux et des cimetières, ainsi que les services des analyses chimiques et bactériologiques de l'air.

L'ABANDON

Le Bardo passe au travers des deux guerres mondiales, et il faut attendre les années 60 pour qu'il soit à nouveau menacé. Cette fois, le péril vient des bulldozers : on projette en effet de faire passer une autoroute à travers le Parc Montsouris et le Bardo se trouve sur son tracé. Cette fois, c'est à la lutte des riverains qu'il doit son salut, ainsi que le Parc, classé «site inscrit» en 1974.

Il est sauvé pour la troisième fois. Ironie du sort, c'est à ce moment que les services scientifiques qu'il abritait le désertent pour des locaux mieux adaptés. Une phase de délabrement et d'abandon commence pour le petit palais désaffecté.

A partir de 1979, de nombreux projets de restauration et de reconversion sont envisagés. On parle d'y implanter l'Institut du Monde arabe, et même... un Institut du Continent asiatique, sans qu'aucune de ces idées ne se concrétise. Des échafaudages grimpent le long de ses murs, des tôles l'abritent des pluies.

Pour la quatrième fois, il semble échapper à la destruction.

Mais sa chance insolente l'a manifestement abandonné. Il brûle accidentellement. Quelques jours plus tard, on ne voit plus, sur l'emplacement du petit palais du Bey de Tunis, qu'un grand trou entouré d'une barrière de zinc. Depuis, la mairie du XIV^e a commandé une étude à la Direction des Parcs et Jardins, pour une création paysagère exceptionnelle. Il faudra patienter encore pour en savoir plus.

**Marine Couraud
et Béatrice Hammer**

Pour ceux qui souhaitent plus d'informations sur «le petit palais du Bardo, ses origines et ses avatars», signalons l'excellent article paru sous ce titre dans la Revue d'Histoire du Quatorzième n°33 (1989).

SORTANTS DE PRISON

DEMAIN, C'EST SI LOIN

Je travaille au 4-14 rue Ferrus, au service régional d'accueil, d'information, d'orientation de sortants de prison (SRAIOSP). C'est une petite rue aux abords métalliques, un peu sombre... à l'image de la détresse des personnes (hommes et femmes) que nous rencontrons chaque jour, à quelques pas de la prison de la Santé et de l'hôpital Sainte-Anne.

Là-bas, je m'occupe d'orienter les sortants de prison vers des stages de remise à niveau, d'alphabétisation ou qualifiants et ce, en fonction de leur demande et de leur niveau.

Le SRAIOSP est le service spécifique du Comité de probation et d'assistance aux libérés, qui siège au deuxième étage du bâtiment et qui assure, comme le définit l'article D 544 du Code de procédure pénale, la mission d'aide aux sortants de prison.

Une quinzaine de personnes (chef de service, travailleurs sociaux, agents d'accueil, psychologues, sociologue, secrétaire, médecin vacataire) constitue le service d'administration pénitentiaire.

Une dizaine d'autres personnes compose le «plateau technique»



Dessin : ARBO

(représentants d'institutions : allocations familiales, assurance maladie, Assedic et d'associations, organismes de formation et d'insertion professionnelle : ASIP, FAIRE, CPCV...).

A mon arrivée dans le service, j'ai dû me familiariser avec tous ces noms barbares, sigles en tous genre qui fleurissent dans chaque secteur professionnel... de ces langages hermétiques qui

cloisonnent les échanges et «favorisent» l'incompréhension. Les personnes dont nous nous occupons doivent remplir trois conditions :

- LD (libérés définitifs). C'est-à-dire sans SME (sursis mise à l'épreuve) ou TIG (travaux d'intérêt général).
- SDF (sans domicile fixe).
- Libérés depuis moins de six mois.

LA PORTE OUVERTE

Les «clients» que nous recevons ne tardent pas à venir frapper à la porte du SRAIOSP. Parfois libérés la veille, le matin même, ils arrivent, timides ou arrogants, se présentent à l'accueil, vont s'asseoir dans la salle d'attente... En attente...

Attente d'une aide financière, d'un lieu d'hébergement, de tickets repas pour tout à l'heure, ce soir. Demain, c'est si loin. Le besoin immédiat de remplir le vide des journées, des nuits, de leur solitude ; le besoin de trouver des points de repère dans cet espace de liberté retrouvée, on le devine au fond de leurs yeux.

La population qui fréquente le SRAIOSP (en majorité des peines «courtes» de quelques mois) est dans une situation de grande précarité.

Pour certains, la marginalité (problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie très fréquents) c'est leur seule manière d'exister... Ils n'en connaissent pas d'autres. Avec ces personnes le travail de réinsertion passe par des préalables, la priorité est donnée aux soins, cures, avant d'engager les démarches de reconstruction sociale.

Pour d'autres, l'incarcération a été une fracture dans leur histoire. Les aider, c'est leur fournir les béquilles et l'étagage suffisant

pour qu'ils retrouvent le goût et la force de marcher seuls.

Des aides financières et matérielles leur sont accordées mais de façon ponctuelle, l'essentiel du travail étant de les aider à retrouver une place dans la société ; et, avoir une source de revenus, travailler, trouver un lieu de vie, ça se fait dans la durée. Le travailleur social commence par leur rappeler qu'en tant que sortants de prison, ils ont des droits : droit à la sécurité sociale pendant un an, aux Assedic, à des stages de formation.

L'accompagnement de ces personnes peut durer quelques mois, le temps pour eux d'apprendre ou réapprendre à structurer leur vie, de trouver ou retrouver une place. Educateurs, assistants sociaux, formateurs, médecins, nous travaillons dans cette optique.

Brigitte Delmon

L'EQUIPAGE
EST L'ASSOCIATION ÉDITRICE DE LA PAGE.
VOUS POUVEZ EN DEVENIR MEMBRE
ET, AINSI,
PARTICIPER À NOTRE TRAVAIL.
ADHÉSIONS : 100 FRANCS ;
SOUTIEN : À PARTIR DE 150 FRANCS ;
CHÈQUES À L'ORDRE DE
L'EQUIPAGE,
BP 53, PARIS CEDEX 14.

"CONFIDENTIEL"

La Nouvelle Acropole dans le texte

A chaque fois que les associations de lutte contre les sectes ou que la presse, notamment *La Page* (1), dénoncent la Nouvelle Acropole comme une secte néo-nazie, celle-ci hurle à la diffamation, exige moult droits de réponses et jure ses grands dieux qu'elle n'est qu'un «institut culturel humaniste», anti-raciste et anti-sectaire.

Sa seule vocation serait de préparer le troisième millénaire. Or, nous sommes aujourd'hui en mesure de verser de nouvelles pièces à un dossier déjà épais.

Ceci ressort de la lecture de quelques textes internes parvenus à l'association *Daguerrosectes* (2).

L'emblème de la secte tel qu'il figure dans ses textes internes est encore plus nettement fasciste que celui qu'elle reproduit sur tous ses documents publics. Aucun des symboles propres aux nostalgiques du Troisième Reich n'y manque : l'aigle, le flambeau et même la francisque de Pétain.

En outre, à la NA, on continue à se saluer à l'hitlérienne. L'écrivain Roger Ikor l'avait dit et montré à la télévision, «*A la Nouvelle Acropole on se salue le bras levé*». Une vérification est fournie par un texte interne de la secte qui se termine par «*Au nom du Dieu Hermès et de l'Avenir de la Science du Verseau, je vous salue le bras levé, AVE !*».

Ce document, daté de décembre 1988, rend compte d'une réunion secrète organisée à Madrid sous la présidence du fondateur de la secte, un Argentin répondant au nom de Jorge Angel Livraga («*JAL*» pour les adeptes). L'ordre du jour consistait à mettre sur pied un «Institut international Hermès» dont la vocation est d'embobiner des universitaires au niveau de compétences «*relativement élevé*» (sic). Fernand Schwarz, né en 1951 à Buenos-Aires, et «gourou» de la secte en France, a été chargé «*au terme du décret n° 2 (sic) de la 31^e réunion internationale de Madrid, en avril 1988*» de diriger ce nième nouveau cache-sexe de la secte.

A l'instar de la nouvelle droite, la secte pratique le paganisme. Les textes internes fourmillent de références aux dieux, ou à tel ou tel d'entre eux. On sait depuis longtemps que la NA fête les saisons, le solstice d'été notamment. Maintenant ses leaders parlent «*au nom des dieux*». Dans *Le Bastion* (3) n° 150, p. 12, on peut lire : «*C'est pourquoi notre impératif est de CROITRE et de nous FORTIFIER A TOUS LES NIVEAUX. Les dieux le veulent ainsi et le destin le permettra*». Dans un autre texte on peut lire : «*Il ne peut y avoir d'initiation plus élevée pour quelqu'un qui n'apas encore réussi son initiation tribale*».

Comme la plupart des sectes, et des tenants de l'ordre moral, celle-ci se préoccupe des choses du sexe. Soit elles pratiquent le prosélytisme par la prostitution («*flirt fishing*») comme la secte les

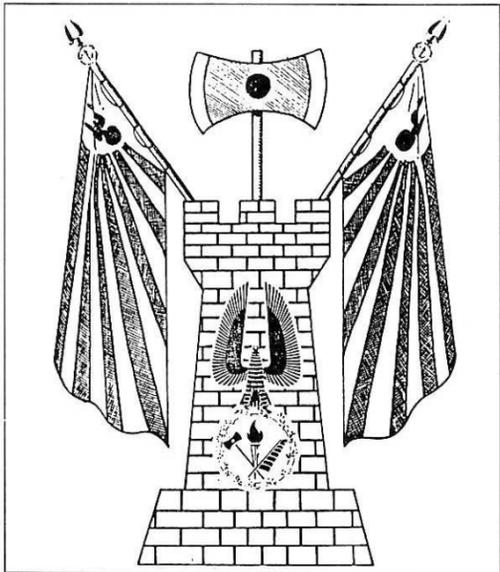
tenu de la nouvelle enquête fiscale en cours)...

A partir du mois de mars la secte organisait des collectes officiellement en faveur, dit-elle, de la lutte contre le choléra au Pérou. Ces documents fournissent également quelques informations sur l'installation de la secte dans le quatorzième. Venant de l'avenue de Malakoff, puis de la rue

Largillière, dans le 16^e, la secte a emménagé au 68 rue Daguerre le 17 septembre 87. Les leaders avouent que l'opération a coûté la bagatelle de 2,1 millions de francs d'investissements rien que pour les aménagements intérieurs, la secte étant locataire. Et encore ce chiffre ne prend pas en compte les frais de «fortification» que la secte a engagés très récemment.

Mais la grande affaire immobilière est ailleurs. En novembre 1989, la secte a acquis un domaine en Eure-et-Loire à Boissy-lès-Perche. Il est situé dans la seule circonscription que tient le Front national dans ce pays, mais ce n'est bien sûr qu'un hasard. (Mais que la Nouvelle Acropole travaille avec la maison de disque de Le Pen, ça fait deux hasards et bientôt un faisceau de présomptions). Cet ancien monastère comprend une église, un cimetière, des chapelles, une gentilhommière et des dépendances, l'ensemble «*clos de murs*». L'opération s'élève officiellement à 1,6 million de francs.

En principe, il s'agit de créer un «Centre Européen de Prospective et Tradition La Cour Pétral». Les responsables de l'association qui gère ce domaine s'affirment



Un des véritables emblèmes de la secte

Enfants de Dieu soit elles répriment, réglémentent, cas de la Nouvelle Acropole et de tant d'autres. Quelques extraits de textes rédigés par le gourou international de la secte l'attestent : «*On ne doit pas non plus faire de la fonction sexuelle une habitude vicieuse, aussi jeunes soit-on. (...) L'abus sexuel est une des principales causes de vieillissement prématuré (...) L'ACROPOLITAIN doit être astucieux et ne pas avoir à portée de mains les tentations qui le conduisent à l'excès. Un moyen très pratique est (...) pour les couples de dormir dans des chambres séparées ou tout au moins dans des lits séparés (...) Vous vous étonnez de voir comment vos excès peuvent diminuer par le simple «fait» de maintenir les objets de tentation éloignés ou difficilement accessibles*» (*Le Bastion* n° 150, français n° 2, 15 mars 1990).

«*Ne sois pas charnel... car sinon tu périras avec ta chair*», écrit une autre publication de nos sympathiques voisins (*Le Journal d'OINAF* n° 139, mars 1991). Comme dans toutes les institutions totalitaires, tout, y compris les pensées et la libido des adeptes, est pris en charge par les gourous.

La dévotion à l'égard des leaders est sans mesure. En plein milieu de la rue Daguerre, divers témoins ont été étonnés de voir les adeptes se bousculer pour ouvrir la porte de la voiture, escortée, du caudillo français. Cela fait sans doute partie de la réintroduction de «la culture archaïque», objectif que se fixe les écrits internes. Un texte interne affirme qu'il est nécessaire «*que les membres les plus intégrés aient une situation sociale normale*», car cela leur donne les moyens d'aider financièrement la NA (qui risque d'en avoir bien besoin compte

«*dénués de tout esprit de lucre*». En fait, la secte ne s'y serait pas pris autrement si elle avait voulu réaliser une juteuse opération immobilière et en attendant abriter des regards ses réelles activités. Des habitants de Boissy-lès-Perche ne se font d'ailleurs aucune illusion. En effet, si «*La Cour Pétral*» comprend désormais une partie publique ouvrable dans la journée, il compte aussi une partie très réservée.

Situé au bout d'un chemin de terre, le domaine est fort isolé. Si, passant dans les environs à la faveur d'un week-end, vous souhaitez vous approcher, sachez que, comme cet habitant de la région que nous avons rencontré, vous risquez de d'être pris dans le faisceau de projecteurs balayant les bois environnants. Non, ce n'est pas un chenil élevant des bergers allemands mais on aime bien ces bestioles à la Cour Pétral.

Le cadre est attractif et susceptible d'attirer des gogos désireux de se mettre au vert le week-end ou les vacances. Ils sont déjà assez nombreux à venir de tout l'Hexagone et même de pays voisins. Les stages qui s'y déroulent sont censés favoriser le recrutement de nouveaux adeptes et rentabiliser un domaine qui était en assez mauvais état, et qui sera bientôt restauré par une main d'œuvre essentiellement gratuite et non déclarée qui pratique ainsi ce que l'humour interne appelle «*la danse de la Cour Pétral*». Il sera toujours possible de revendre à prix d'or la propriété ainsi rénoverée, si l'entreprise foirait.

Flytox

(1) Voir *La Page*, n° 1, 3, 6 et 9.

(2) Pour tout contact téléphonique : 45 45 54 03 (répondeur). Pour toute correspondance : *Daguerrosectes*, «aux bons soins de l'ADFI», 10, rue du Père-Julien-Dhuit, 75020 Paris.

(3) *Le Bastion* est le bulletin intérieur de la secte, écrit en espagnol et traduit depuis peu en français. La mythologie interne veut qu'il soit rédigé de la main du leader mondial. Le bulletin intérieur, navrant de vacuité comporte cette mention : «*Le Bastion est un bulletin réservé aux membres actifs de la Nouvelle Acropole. Prenez soin de cette publication et n'oubliez pas que c'est un document interne que vous ne devez pas égarer*». Chaque page porte au tampon la mention «confidentiel».

CHRONIQUE DE LA HAINE ORDINAIRE

L'activité de «journaliste» à *La Page* rend peut-être spécialement attentif à ces petits détails du paysage urbain que sont les graffitis. Les cabines téléphoniques du quartier logent quantité de ces aphorismes inscrits à la va-vite ; je ne sais pas si on y trouve le meilleur, mais le pire y a manifestement plus que sa place. Ouvrez les guillemets et préparez les sacs de papier, la nausée pourrait vous prendre.

«*Dix-neuf siècles que les juifs se foutent le doigt dans l'œil*» ;

«*Même les animaux sont en colère envers les étrangers*» ;

«*Mort aux juifs*» ;

«*Mort à tous les juifs*» ;

«*Racisme : oui ! Fascisme : oui !*» ;

«*Objectif Le Pen : annuler l'alliance qui unit les Américains et les Russes !*» ;

«*Une France américaine nous n'en voulons pas !*» ;

«*Anglais : parasites de la France !*» (signé d'une croix gammée) ;

«*Juifs, Arabes, Noirs : retour au pays !*» ;

«*Qui fout la merde en France ? Les Antillais !*» ;

«*Les étrangers : le poing sur la gueule et le pied au cul*» ;

«*Libérons la France de ses chaînes*» ;

«*Jérusalem ville maudite*» ;

«*Tuez les juifs*».

Fin de citations

O.S.

RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

SURVIE 90

Au 25 de la rue Jonquoy, dans le quartier Plaisance est installée l'association *Survie*.

Son but ? Lutter contre la pauvreté dans les pays les moins avancés et se battre contre son aspect le plus cruel : la mort de 40 000 enfants par jour, ce «génocide insoutenable de la faim».

Survie est née en 1981, suite au Manifeste contre la Faim et pour le Développement, lancé par cinquante Prix Nobel.

En dix ans, le mouvement s'est étoffé : il comprend une association internationale : le Food and Disarmament International, et des fédérations nationales autonomes. Ce sont maintenant cent seize Prix Nobel qui le soutiennent.

Survie se veut tout d'abord «une Campagne de Citoyens», et propose une nouvelle approche de l'Aide Publique au développement : plus de «saupoudrage» financier, mais un partenariat par le biais d'accords-cadres passés entre Etats. Ils associent les organismes des pays du Nord et ceux des nations concernées, et portant sur des zones géographiques assez étendues et peuplées, pour donner des résultats efficaces et durables. L'évolution de la mortalité infantile en-dessous de cinq ans permet de mesurer l'efficacité des actions. La priorité est donnée aux zones rurales, puisque la plupart des pays concernés ont une économie essentiellement agricole.

A cette fin, *SURVIE-France* a proposé un projet de loi aux parlementaires : quatre cent soixante-douze d'entre eux, de tous bords politiques, se sont engagés à voter cette proposition. Il y a toutefois encore beaucoup de chemin à parcourir...

Vous vous sentez concerné(e) par le combat de *Survie* ? Passez les voir rue de Jonquoy ou téléphonez-leur au 45 39 08 62.

FAMINE AU SOUDAN

Au Soudan, plusieurs millions de personnes sont menacées de périr de la famine.

Un appel est lancé par les principales organisations humanitaires, antiracistes et d'aide au Tiers monde, demandant au gouvernement français de saisir l'ONU et la CEE «*pour que soient mobilisés et coordonnés d'urgence tous les moyens nécessaires - institutionnels, logistiques et financiers - afin d'éviter un drame humain*».

Comité de soutien aux victimes de la faim au Soudan
25, rue de Jonquoy, tél : 45 39 08 62.

ZAIRE : DROIT D'ASILE

Artiste-peintre et couturier zairois, Bosabavu Esamotonu a fui son pays, où sa vie est en danger.

Ses amis français l'aident à travailler et à obtenir des papiers en règle. Ils appellent à la solidarité. R.-M. Catry :

12, rue Dumoncel, tél : 43 27 08 37.

TAPAGE nocturne

S P E C T A C L E S
V I E L A N U I T

THEATRE

LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE
de Shakespeare
Théâtre de la Cité Internationale
du 6 mai au 22 juin
Troupe de Patrick Baty
Une heureuse rencontre entre cette troupe de jeunes comédiens pleins de fougue et d'enthousiasme et la poésie de Shakespeare.
Deux heures qui vous donnent le cœur léger.

FESTIVAL DU THEG

Les groupes du quatorzième du Theg-Théâtre des gens, constitués en début d'année, voient l'aboutissement de leur travail dans un spectacle.
Pour le présenter, ils franchissent quelques rues, enjambent quelques arrondissements et vous attendent au Théâtre de Ménilmontant, 15, rue du Retrait dans le vingtième (métro Gambetta), du 10 au 17 juin.
Pour ceux et celles que ce travail intéresse, c'est l'occasion de se faire une idée de ce qu'une telle aventure, ouverte à tous ceux qui le désirent et faite de jeux, d'exercices et d'improvisations, peut produire.
Renseignements : 45 42 07 62

FETE DE LA MUSIQUE

Si vous souhaitez connaître les concerts organisés à cette occasion, sachez dès à présent qu'à la gare Montparnasse, place Raoul Dautry, il y aura du jazz, et que place Denfert-Rochereau, ce sera un podium «Rock Tremplin». Pour plus d'informations, soit vous tapotez sur votre Minitel en faisant «3615 MUSIQUE» (mais vous n'entendrez pas les violons), soit vous achetez «le Parisien» du 20 juin qui donnera tout le détail des manifestations.
Quant à ce qui n'est pas organisé officiellement, charge à vous d'ouvrir grands vos yeux et vos oreilles, ou de mettre en pratique vos talents...

LA LIBRAIRIE DES POETES

La librairie FOC, 49 boulevard Saint-Jacques (Métro Saint-Jacques) a choisi de se priver de journaux pour vous présenter davantage de livres – de poésie en particulier. On y trouve les poètes connus d'autrefois, mais surtout beaucoup de poètes d'aujourd'hui.
Oui, ils existent. Là-bas nous les avons rencontrés. On peut les lire, les acheter, mais aussi les entendre au cours de soirées organisées régulièrement. Une autre initiative, enfin, pour que circulent les mots des poètes : des cartes postales poèmes. Alors n'hésitez pas, et offrez-vous le détour.
Librairie FOC, 49 Boulevard Saint-Jacques (à deux minutes de la place Denfert), 45 89 93 59.
Prochaine rencontre organisée : le 13 juin à 20 h 30, à l'occasion du vernissage des tableaux d'un peintre cubain, avec lecture de poèmes.

SOIR DE QUATORZE JUILLET

Suite de la page 1

secrète qu'il décharge sa violence contre moi, j'ai tout gardé pour moi et je suis passé sans rien dire, comme si je n'avais rien vu moi non plus.

L'ART ET LA MANIERE

Juin 1991. Il y a des jours comme ça où certains événements, anodins en apparence, permettent, quand on les met en perspective les uns par rapport aux autres, de prendre un peu la température de l'air du temps, et donnent à penser.
Le temps avait pris de singulières couleurs ce quatorze juillet-là. Elles n'étaient pas toutes aussi sinistres, heureusement. Mais avec le recul, ces anecdotes et les réactions des gens qui se trouvaient là peuvent donner à réfléchir, à quelques jours des prochaines fêtes de la Musique et de la Révolution.
Faut-il, par exemple, se précipiter une nouvelle fois, tels des mouches agglutinées sur une lumière artificielle, vers quelque grand'messe à la gloire de la technologie moderne ? Faut-il

s'abandonner à cette indifférence qui, blasée de tant de violences mises en spectacle partout, préfère ne plus voir celles qu'elle côtoie, et choisit de se calfeutrer dans sa peur plutôt que de se risquer dans l'ébauche d'un échange, seul capable d'apaiser, peut-être, la violence de l'autre ?

Faut-il enfin s'aveugler et s'assourdir encore un peu plus de trop de lasers et d'amplis, pour mieux recouvrir et anesthésier les grondements profonds de ses propres violences ?
Ou ne faudrait-il pas plutôt profiter de ces deux soirs de fête pour prendre les chemins où l'on flâne sans but par les rues et par les squares, où l'on fait halte au comptoir d'un bistrot ou sur un banc ? Se laisser conduire, au gré de ses curiosités et de ses fantaisies, dans le dédale de ces errances nocturnes des soirs de fête, où le fond de l'air sent la liberté et où, à défaut de faire tomber des bastilles, on sent s'effriter les carapaces qu'on s'est construites, disparaître les étiquettes qu'on colle par facilité sur tout ce qui gêne et qui bouge autour, et s'amorcer des rencontres avec des gens «autres» ?
Jouer à plein, enfin, de ces rares

occasions où la fête est à tout le monde et où peuvent se vivre ensemble les colères et les rires, le besoin de crier ou de se parler à l'oreille, le plaisir de se regarder, de se chercher, de se frôler, de se sentir ?

A VOUS DE JOUER

Les temps sont durs ! Mais si la misère, la solitude, la violence sont le produit d'injustices et d'abus de pouvoir qui nous échappent trop souvent, a-t-on pour autant le droit de galvauder et de gaspiller, dans ces grands rassemblements organisés et fléchés vers des feux d'artifices électroniques, la première force dont nous savons pouvoir disposer, tous autant que nous sommes : cette capacité à désirer, à craindre, à aimer, à souffrir, à sentir et, surtout, à le faire comprendre et à le partager par des gestes et par des mots ?
En ces temps où tout clignote et gesticule, a-t-on le droit de laisser passer ces instants de la fête, où l'espace et le temps sont offerts à tout ce qui a besoin de s'exprimer chez chacun – violence comprise –, sur les ailes d'une musique, dans les éclats ou les murmures des voix, dans les sueurs et les ondulations des corps ?

Architecture

LA LAIDEUR NE PASSERA PAS

Un dôme d'or.
Paris a eu son dôme d'or, celui des Invalides, redoré à la feuille pour l'anniversaire de notre Révolution. Une splendeur, un symbole royal au blason redoré par un geste républicain. La République, pour une fois, n'a pas été austère et cela lui va bien.
Ce dôme, je le vois de ma fenêtre du quatorzième et cela m'amène à penser à notre quartier où aucun bâtiment majeur, aucune perspective intouchable, aucun lieu sacré de la capitale monumentale n'est venu calmer la furie de rénovation. On a pris comme prétexte que certains lieux, certaines rues étaient insalubres. Laissez-moi rire et regardons-les, ces nouveaux beaux quartiers. Ceux qui ont remplacé les rues charmantes aux nombreux lieux d'accueil, aux commerçants autour desquels s'organisaient les circuits de la vie communautaire quotidienne. Ces villas rénovées pour les riches à la place de celles dont les détours bucoliques étaient un enchantement. Et ces rues sans joie qui ont effacé les rues simples où il faisait bon vivre entre gens.
Alors qu'on ne vienne pas nous dire que ces plans de rénovation sont utiles, nécessaires ou modernes. Ils ont mené, tous, à la laideur, à la banalité et à la déshumanisation d'un des tissus urbains les plus chaleureux de Paris.

REGARDONS NOTRE QUARTIER

L'architecture, puisqu'architecture il doit y avoir, – on n'arrête pas la vie d'un quartier, son évolution –, doit avant tout être esthétique. Et les immeubles modestes

de nos vieilles rues étaient, et sont beaux. Que d'harmonie dans la modestie, que de grandeur dans ces simples frontons. Regardons notre quartier.
Découvrons-y les ornements des fenêtres, les proportions réussies, les harmonies d'un ensemble tissé par des siècles et des goûts, l'impeccable qualité esthétique d'une simple ruelle. Simple parce que l'architecture rythme notre vie quotidienne de ses espaces, ouvre nos horizons des percées de ses rues, dégage les lieux offerts aux rayons du soleil, à la fraîcheur, au vent, à la pluie.
Regardons pour apprendre à aimer, pour apprendre à sentir ce qui est beau pour soi, pour apprendre à savoir ce que l'on veut

garder ou pas. Ce que l'on veut mettre à la place. Aujourd'hui, trop de gens aiment ces quartiers, qu'on leur présente comme de prestigieuses réalisations de leur ville ou de leur mairie. Ce ne sont que des réalisations banales et mercantiles.

Nous devons apprendre la beauté. Apprendre à voir, par exemple, que l'architecture de Boffil avec ses espaces qui nous mettent face à l'espace avec un brin d'ostentation, c'est déjà autre chose. C'est déjà plus beau.
Alors, conclusion de tout cela ? Nous voulons tous un beau quartier. Mais vouloir, c'est d'abord savoir ce que l'on veut et ne pas être obligé, faute de connaissances, de faire confiance au goût des autres. Regarder, c'est apprendre chaque jour où est «sa» vraie beauté, et, pour l'avenir, pour les indispensables changements à venir, c'est nous rendre capables de juger ce que nous acceptons et ce que nous n'acceptons pas. En connaissance de cause.

André Monciero



Il suffit de lever les yeux...

Photo : P. Bourdige

Il y a tant d'amateurs – «qui aiment» ! – un peu partout : joueurs de flûte ou de guitare, de tam-tam ou de piano, chanteurs de bluettes ou de lieder, danseurs de valses, de tango, de rock, de rap ou de skate-board, croqueurs de silhouettes ou caresseurs de pastels, diseurs de poèmes ou conteurs d'histoires. Qu'ils se montrent et se fassent entendre, à fenêtre ouverte ou sur la grand'place !
Ce sera soir de fête. On se dira : «Tiens, ce soir, je sors». Et au hasard des pas, on écouterait, on danserait, on s'engueulerait, on parlerait... Rien que le petit énorme effort d'atteindre la radio ou la télé, de laisser le walkman dans le tiroir et de faire trois pas... On essaie ?...

Pierre Bourdige

OU TROUVER LA PAGE

La Page est en vente sur les marchés du quartier pendant les trois ou quatre week-ends qui suivent la parution du journal.
Vous pouvez notamment nous trouver de façon quasi certaine, le samedi ou le dimanche, sur les marchés Alésia, Daguerre, Edgar-Quinet et Villemain...
Mais nous sommes également diffusés dans plus d'une cinquantaine de points de ventes: kiosques et marchands de journaux, bien sûr, mais aussi librairies, épiceries biologiques, et autres magasins du quartier.
La liste que nous publions ci-dessous tente d'être exhaustive, toutes nos excuses cependant à ceux et celles qui auraient été oubliés, et merci de bien vouloir nous signaler les erreurs.

Librairies 1, 73 et 207 rue d'Alésia, librairie 17 rue Alphonse-Daudet, librairie 11 rue Barrault, librairies 14 et 21 rue Boulard, librairie 1 rue Boyer-Barret, triperie 23 rue Brézin, cadeaux 25 rue Brézin, librairie 33 rue Brézin, librairie 139 rue du Château, ludothèque 18 rue de Châtillon, jouets 36 rue Daguerre, librairie 21 rue Daguerre, restaurant 12 rue Daguerre, librairie 94 avenue Denfert-Rochereau, bar 9 rue Deparcieux, librairies 27, 53, 63, 97 et 117 rue Didot, librairie 7 rue Francis-de-Pressensé, librairie 27 rue Gassendi, kiosques 43 et 71 avenue du Général-Leclerc, restaurant 40 rue de Gergovie, bar 42 rue de Gergovie, épicerie 83 rue de Gergovie, foyer 89 rue de Gergovie, épicerie Point Vital 83 rue de Gergovie, librairie 12 et 68 avenue Jean-Moulin, librairie 5 rue Liard, librairie 4 rue du Loing, kiosque 79 avenue du Maine, librairies 101 et 154 boulevard du Montparnasse, librairie 21 rue Mouton-Duvernét, librairie 20 rue d'Odessa, librairie 89 rue de l'Ouest, restaurant 101 rue de l'Ouest, kiosque métro Pernety, fruits et légumes 50 rue des Plantes, librairies 24, 48 et 159 rue Raymond-Losserand, cadeaux 50 rue, librairie 4 rue de la Sablière, librairie 49 boulevard Saint-Jacques, librairie 25 rue Saint-Yves, épicerie 59 rue Sarette, librairie 7 rue Sophie-Germain, librairie 91 rue de la Tombe-Issoire, librairie ? rue Vandamme, éditions Berbères, 47 rue Bénard.

P.S.: Vous pouvez nous aider à développer notre diffusion en proposant aux commerçants que vous fréquentez de devenir un point de dépôt de La Page; qu'ils nous contactent au 43.22.03.86.

RETOUR A LA CITE U

FLEURS DE RUINE
PAR PATRICK MODIANO

PATRICK MODIANO poursuit ses enquêtes improbables. Il y a dix ans, dans *Une Jeunesse* (1), il arpenta les allées du parc de la Cité universitaire, avec sa cafétéria, ses pan-bagnats, ses faux étudiants au passé trouble... Les revoici, presque inchangés, dans *Fleurs de Ruine* (2).

A force de remuer les souvenirs comme de vieux chiffons un peu douteux, à force de déambuler dans un enchevêtrement de temps et de lieux entr'aperçus, Modiano devait bien finir par revenir dans le quatorzième... *Fleurs de Ruine* nous ramène donc à la Cité U des années soixante, mais aussi à Montparnasse, point de départ d'un obscur fait divers des années trente ; Montparnasse, lieu de mémoire :

« Il semble, selon l'enquête, qu'Urban et Gisèle T., après leur dîner, aient échoué dans un bar de Montparnasse. L'autre soir, de la rue des Fossés-Saint-Jacques, j'ai marché jusqu'au carrefour où sont le Dôme et la Rotonde, après avoir laissé derrière moi les jardins obscurs de l'Observatoire. Les T. avaient dû suivre le même chemin que moi, cette nuit de 1933. J'étais surpris de me retrouver dans un lieu que j'avais évité depuis les années soixante. Comme les

Ursulines, le quartier du Montparnasse m'a évoqué le château de la Belle au bois dormant. J'avais éprouvé la même impression, à vingt ans, lorsque je logeais pour quelques nuits dans un hôtel de la rue Delambre ; Montparnasse m'avait déjà semblé un quartier qui se survivait à lui-même et qui pourrissait doucement, loin de Paris. Quant il pleuvait rue d'Odessa ou rue du Départ, je me sentais dans un port breton, sous le crachin. De la gare, qui n'était pas encore détruite, s'échappaient des bouffées de Brest ou de Lorient. La fête, ici, était finie depuis longtemps. Je me souviens que l'enseigne de l'ancien Jimmy's pendait encore au mur de la rue Huyghens, et qu'il y manquait deux ou trois lettres que le vent du large avait emportées. »

Alors évidemment, Modiano brouille les pistes : pour aller du Luxembourg à Montsouris, il nous transporte sur les rives de la Marne ; et sa recherche du temps perdu se prend encore une fois les pieds dans le tapis marécageux de l'Occupation.

Faut-il le préciser ?, la promenade vaut le détour.

Omar Slifi

(1) Gallimard, 1981 ; Folio n° 1629.
(2) Le Seuil, 1991, 142 pages, 72 F.

CIRCULATION

LES RIVERAINS VOIENT ROUGE

Travaux, axes rouges, stationnement payant, autant de questions qui inquiètent les riverains de la porte d'Orléans, dont certains se sont groupés en associations. Peut-on trouver des solutions ?

Circulation et stationnement sont actuellement terriblement difficiles dans notre quartier, les axes rouges - avenue du Général-Leclerc, rue Friant et avenue Jean-Moulin - transforment les abords de la porte d'Orléans en véritable bretelle d'accès à l'autoroute. Les voitures deviennent prioritaires sur les piétons et traverser ces voies sans attendre de longues minutes à un feu relève de l'exploit. Il faut du courage pour se lancer dans l'aventure « shopping », pour peu que votre enfant ait encore besoin d'une poussette. En plus de ces nuisances quotidiennes, les habitants se plaignent du bruit. La civilisation de la voiture empêche sur notre qualité de vie.

Depuis que les travaux de la RATP ont bouleversé la circulation de notre arrondissement (1), on ne sait plus très bien où l'on en est. Les autorités responsables, ont été étonnées, elles-mêmes de constater que les changements de sens de circulation autour de la place Victor-Basch, n'aggravent pas plus le trafic, voire même l'améliorent : on peut en effet constater, depuis le début des travaux, que le carrefour est moins souvent bouché, à Alésia !

Une fois les travaux terminés, on circulera de nouveau dans les deux sens avenue du Général-Leclerc, ce qui devrait permettre à la rue Friant de retrouver une partie de son calme. Pour l'avenue Jean-Moulin, la préfecture de police n'a pas encore pris de décision, mais il semble qu'il soit question de la laisser en sens unique (2).

CÔTÉ STATIONNEMENT

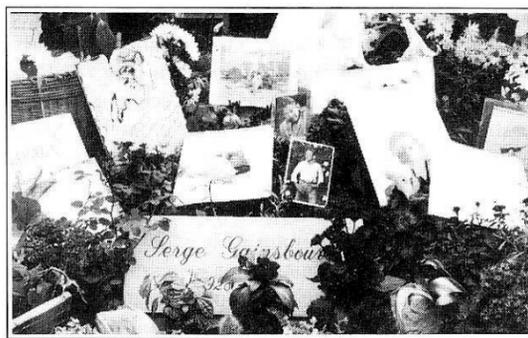
Les choses se précipitent en ce domaine. Le déficit en places de stationnement dans la capitale est évalué à 150 000. Dans le quatorzième, en particulier, la transformation de certaines rues en axes rouges a naturellement diminué le nombre de places, puisqu'il est interdit de stationner sur ces voies. Par ailleurs, le nombre de places en stationnement libre diminue progressivement au profit des zones à parc-mètres et autres stationnements payants.

En réponse à ces difficultés la mairie propose d'étudier des solutions de parkings payants pour les résidents, une vignette annuelle pour les artisans et commerçants, la construction de parkings privés, et s'engage dans la construction de parkings souterrains. Entre autres projets, un parc de 500 places est à l'étude

SERGE GAINSBOURG

LES MOTS POUR LE DIRE

A La Page, nous aimons les poètes. L'aviez-vous remarqué ? Nous ne pouvions faire l'impasse sur le nouveau locataire du cimetière du Montparnasse.



Dans *L'Express* du 2 mai 1966, on pouvait lire sous la plume de Patrick Thievenon : « Qui fait chanter Brigitte Bardot ? Qui fait chanter Mireille Darc et Valérie Lagrange et Michèle Torr et Petula Clark et France Gall et Régine ? Qui va faire chanter Elsa Martinelli et Anna Karina ? Qui, qui ? Un homme seul, un homme unique : Serge Gainsbourg, 38 ans, roi du marché français de la chanson. Il y a huit ans que Serge Gainsbourg écrit, compose et chante, à l'occasion, d'une voix qui n'est pas le contraire de celle de François Mauriac. Au fond, il ne tient pas la chanson en grande estime. Il y est venu, contraint et forcé, pour vivre. Son rêve était de peindre et, d'ailleurs, il peignit pendant quinze ans.

Quand il doit livrer une chanson à Régine, qui habite Montparnasse, il s'installe à la terrasse de la Coupole, une heure avant d'aller au rendez-vous, et il compose. »

« La femme est l'avenir de l'homme », chante Ferrat. Une chose est sûre : elles le sortiront de sa petite chambre de la Cité internationale des Arts. Quant à ses rapports avec elles, il répon-

sous l'avenue du Maine. Pour cela, une enquête publique, sous forme de questionnaires envoyés aux résidents, a été faite l'année dernière. Ce questionnaire, bien qu'aux armes de la mairie, ressemble plutôt à une étude de



« A vos porte-monnaie »

marché prospectant pour de futurs clients.

Plusieurs associations (3) se battent pour essayer de faire échouer ce projet de parc souterrain avenue du Maine. Leurs adhérents redoutent en effet :

- le bruit (avant et après les travaux) ;
- la pollution, à la sortie des bouches d'aération, dans un quartier déjà très pollué ;
- l'amputation des trottoirs qui

dra un jour à un journaliste : « Mais je n'ai qu'un cœur » (nos gazetiers avaient oublié qu'un poète est conçu comme les autres hommes). Serge Gainsbourg se voulait poète rimbaldien. Quand commence le périple gainsbourien ? Quand il décide de brûler toutes ses toiles de peinture ; quand il décide de jeter cravates, lames de rasoir et crème à raser à la poubelle ; quand il fait la connaissance de sa muse Jane ?

Son « Abyssinie » ne dépassera jamais la Coupole et Saint-Germain-des-Prés ; mais il a mis des garde-fous : « Douze heures de lucidité par jour, c'est trop pour moi », confiait-il un jour à un journaliste qui l'interrogeait sur son rapport avec l'alcool. Quant au tabac... Mais viendrait-il à l'idée de demander pourquoi le commissaire Maigret fumait la pipe et sir Winston Churchill le cigare ? Mais le bourgeois avait le droit de ne pas aimer son accoutrement permanent, comme le chômeur en fin de droits en avait de se révolter pour un billet de 500 F brûlé en direct à la télévision... « Le poète a toujours raison », chante Ferrat.

Rémy-Pierre Pêtre

- viennent d'être refaits et élargis ;
- la destruction d'arbres ;
- le danger dû à une grosse canalisation de gaz, rue Thibaud, qui devra être déviée ;
- le détournement de la ligne 28 d'autobus ;
- la nuisance dans la rue Thibaud, petite rue étroite par laquelle se fera la sortie du parking ;
- le prix des parkings (jusqu'à 1 000 F par mois pour les locataires).

Le problème n'est pas prêt d'être résolu, surtout s'il faut prendre en compte les intérêts contradictoires des piétons, des riverains et des automobilistes. Et comme il y a fort à craindre que dans ce domaine encore, le profit triomphe sur le respect des individus et de l'environnement, faisons preuve d'imagination pour trouver des solutions. N'hésitez pas à nous écrire si ce sujet vous concerne.

Juliette Bucquet

- (1) Voir *La Page* n° 7
- (2) Nous vous rappelons l'existence de l'association Moulin-Friant, 14 bis, rue Friant
- (3) Associations « Cœur-de-Vey-Maine-Thibaud-Brezin », SOS Paris 14 : 191, avenue du Maine, tél : 45 39 31 19, AUTRE : 32, rue Raymond-Losserand, tél : 43 35 22 23
Une pétition contre ce projet est disponible chez l'antiquaire du 202, avenue du Maine.

RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

TOUS EN SELLE

Au 78, rue de l'Ouest, vient d'ouvrir Paris By Cycle, un magasin qui se chargera de vous muscler les mollets et de vous aérer les poumons.

Profitez des beaux jours pour y louer un vélo à la journée (95 F) ou à la semaine (300 F). Paris By Cycle propose également des randonnées à Paris et en Région Parisienne, pour environ 220 F.

Alors, laissez aux autres les axes rouges et les embouteillages, et changez de vitesse!

Paris By Cycle, 78, rue de l'Ouest, ouvert 7 jours sur 7, de 9h30 à 19h30 tel: 40-47-08-04

BIEN VIVRE LE TEMPS LIBRE

Depuis six ans, Gérard Glépin et Jean-Pierre Lanieste, tous deux conseillers techniques de la Direction régionale de la Jeunesse et des Sports de Paris, apportent leur concours pour l'animation d'activités physiques auprès de l'association « Bien vivre le temps libre », présidée par Jean Schneider.

Les adhérents de cette association sont des personnes de plus de 60 ans qui cherchent à préserver leur « capital » santé par la pratique d'activités physiques adaptées à leur âge : piscine, gymnastique d'entretien et de relaxation.

En piscine, les séances se déroulent en deux parties :

- L'aquagym, qui vise à l'amélioration du jeu des articulations, au renforcement musculaire conditionné par la résistance de l'eau, à l'aisance motrice respiratoire ;
- La sensibilisation à l'eau, qui permet aux uns de vaincre leurs problèmes d'appréhension en milieu aquatique par des exercices de familiarisation, et aux autres, qui ont dépassé la phase « découverte », l'apprentissage de la nage sur le dos ou le perfectionnement dans d'autres styles.

Basée sur des méthodes douces, les séances de gymnastique d'entretien ont pour objectif le maintien de la souplesse articulaire et de la tonicité musculaire. Cette gymnastique douce, à base d'assouplissements et de musculature légère, comprend également un temps de gymnastique respiratoire et une période de relaxation. Ces cours se déroulent à la Cité universitaire internationale de Paris, boulevard Jourdan.

Ces activités ont déjà été proposées et dispensées aux adhérents de Bien vivre le temps libre, mais aussi aux associations de L'Age d'or, d'Airindax et de l'Institut de gestion et de comptabilité. Elles reprennent chaque année en octobre. Les personnes intéressées se retrouvent en septembre lors d'une réunion où sont fixés horaires et dates.

L'équipe de Bien vivre le temps libre

Inscriptions :

Contactez Jean Schneider,

Tél : 60 12 39 10

Piscine : 380 F pour dix séances ; 1 000 F pour l'année.

Gymnastique : 240 F pour une série de trois séances (3 x 80 F).

PESER SUR LA VIE DU QUARTIER

Chers amis de *La Page*,
Je voudrais vous signaler quelques pistes pour un de vos prochains numéros. Tout d'abord, il y a la grande concentration de travaux déchirant la quartier Montsouris-Alésia-Tombe-Issoire. Dans la seule rue de la Tombe-Issoire, cinq chantiers ont lieu simultanément, proposant évidemment des immeubles de standing, de grand standing ou de prestige.

Ce genre de concentration n'a pas comme seule conséquence de dilapider un patrimoine, de faire évoluer une population déjà fortement pressée de partir en banlieue, mais, pendant les travaux mêmes, les inconvénients ne se comptent plus. Les trottoirs rognés obligent les piétons à se réfugier sur la chaussée, à leurs risques et périls. Tous les matins, les convois de camions-bennes vides se rendant sur les lieux d'extraction (parce qu'avant d'édifier, il faut consolider, injecter force béton dans le sous-sol) génèrent un tohu-bohu qui n'a rien de sympathique.

Tous les inconvénients subis le sont à sens unique. Si tous les riverains sont réveillés à l'aube et ne peuvent se reposer avant la fin de la journée de travail des entreprises de bâti-

ment, ils n'auront en contrepartie que le déplaisir de découvrir un nouvel immeuble sans imagination, plaques de faux marbre ou pellicule de pierre blanche entrecoupée de plaques de verre fumé. Uniformité garantie, réservée à cette élite seule capable de se payer les appartements proposés.

Autre piste pour un éventuel article : l'état de tension régnant dans certaines écoles du quatorzième. En particulier rue d'Alésia, entre la rue de la Tombe-Issoire et la rue de la Glacière, deux écoles primaires sont le lieu de débats et de luttes qu'il est intéressant de signaler et auxquelles (les luttes) il serait sain de donner tout l'écho mérité en ces temps de soumission.

L'école située à l'angle de la rue de la Tombe-Issoire et de la rue d'Alésia me semble particulièrement exemplaire. Ils informent les parents d'élèves de l'avancement de leur combat par l'affichage des compte-rendus sur les murs extérieurs, de sorte que n'importe quel passant peut se tenir au courant. Après de nombreuses réunions avec les représentants du maire, et comme les décideurs continuaient dans leur projet de supprimer des classes, fermer des accès, une cantine, etc., les parents d'élèves ont décidé d'organiser un pique-nique sur la place de la mairie du quatorzième!

Je pense que si vous en avez le temps, l'interview d'un représentant des parents d'élèves - avec peut-être une rapide présentation de

l'avenir des écoles primaires du quatorzième - serait très intéressant dans ce journal où l'on présente ce qui vit, ce qui bouge, et pas forcément l'apologie des vieilles pierres ou les grands hommes qui vivent ou ont vécu dans le quartier. Une autre piste d'article pourrait être la destruction du pavillon du parc Montsouris. C'était une copie du palais du Bardo, je crois. Depuis des années, il était sous la protection d'une très haute carcasse métallique et d'un réseau de filets verts. Rien ne s'y passait, mais on supposait qu'un jour, après le déblocage de crédits, des rénovations de grande ampleur seraient entreprises...

Voilà qu'au mois de janvier ou de février un incendie le ravage, ne laissant qu'une carcasse au tiers de sa hauteur. Quelques semaines après, des palissades d'aluminium ou de fer laqué sont posées autour des restes calcinés et une entreprise de démolition a tout rasé, creusant une sorte de fosse. Pourriez-vous en savoir plus sur la suite et sur l'avenir de cette partie du parc ? (lire page 4).

Enfin, je voudrais juste présenter mon point de vue en matière de vie de quartier. D'une manière générale, on oppose le Paris d'avant les années soixante-dix à celui des restructurations, constructions massives, inhumaines, etc. Je suis tout à fait d'accord pour décrier les réalisations sans goût et les transferts de populations qu'elles ont impliqués. Mais, au-delà des boule-

versements matériels, n'y a-t-il pas quelque chose de critiquable dans le comportement d'une partie des habitants du quatorzième? Je veux dire que les petits commerçants qui restent, subsistent et donnent une «âme» au quartier ne sont pas forcément sympas. Il leur arrive d'être odieux, impolis, phérique sans paille, les voisins qui pétaradent, les automobiles, qui, contre tout bon sens, s'ingénient à prendre Paris pour une ville où l'on circule, provoquent les mêmes désagréments. Je pense qu'il n'y a pas de vie de quartier parce qu'il y a trop d'égoïsme. On prend Paris pour un lieu de passage, que l'on traverse, que l'on visite, où l'on s'installe - provisoirement - parce qu'il y a du fric à faire ou parce que c'est commode. Mais on ne se soucie pas des autres. Ces petits gestes qui montreraient que l'on se soucie de notre environnement nous échappent, ils nous sont volés par les migrations spectaculaires qui traversent nos quartiers.

Et puis, comment ne pas se sentir dépassés? Que peut-on faire pour lutter contre toutes ces transformations? Une vie de quartier, c'est une vie sur laquelle on peut avoir du poids, de l'influence. Là, que peut-on empêcher, enrayer, dériver? Votre journal est cependant une tentative de résistance. Il donne le sentiment que tout le monde ne baisse pas les bras, qu'il est possible de parler au milieu des tourbillons. Continuez!

Un lecteur et habitant du quatorzième

Vous désirez que votre association figure dans cette liste, écrivez-nous.

ARTISANS DU MONDE 15e. Restaurant Case Graine, 31, rue Blomet, 75015
tél: 45.66.62.97.

ASSOCIATION DE SAUVEGARDE DU CENTRE AMERICAIN.
257, boulevard Raspail, 75014

ASSOCIATION CULTURELLE EURE-MAINDRON-DIDOT.
6bis, rue Hippolyte-Maindron, 75014

ASSOCIATION MAINE-MONTPARNASSE. Locataires, ateliers d'enfants, terrasse Modigliani,
4, rue du Commandant-Mouchotte, 75014.

ASSOCIATION RASPAIL 233. Défense du lycée technique,
233, boulevard Raspail, 75014
tél: 47.34.88.24.

ASSOCIATION POUR LE SOUTIEN AUX DROITS DU PEUPLE KANAK.
14, rue de Nanteuil, 75015.

ASTI 14e-15e. Soutien aux travailleurs immigrés 14, rue de Nanteuil, 75015
tél: 45.32.15.37.

AUTRE. Usagers des transports 32, rue Raymond-Losserand, 7501
tél: 43.35.22.23.

BULLE BLEUE. Protection de la couche d'ozone 12, rue Francis-de-Pressensé, 75014
tél: 45.45.48.76.

CENTRE CULTUREL ET ARTISTIQUE DE MONTRouGE.
32, rue Gabriel-Péri, 92120 Montrouge.

CITE UNIVERSITAIRE DE PARIS.
Concerts, location de salles
19, boulevard Jourdan, 75690 Cedex,
tél: 45.89.68.52.

COLLECTIF POUR UN COLLEGE DIFFERENT DANS LE 14e.
5, villa Moderne, 75014
tél: 45.43.26.97.

COMITE DE DEFENSE DU QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE.
3, rue Boissonnade, 75014

DAGUERROSECTES. Information et lutte contre les sectes
tél: 45.45.54.03.

LIGUE DES DROITS DE L'HOMME 14e.
27, rue Jean-Dolent, 75014
tél: 43.48.52.97.

LUDOTHEQUE CARAVANSERAIL.
18, rue de Chatillon, 75014
tél: 45.40.54.89.

LE MOULIN. Accueil et réunions d'associations,
23bis, rue du Moulin-de-la-Vierge, 75014
tél: 45.43.79.91.

LES AMIS DE LA RUE DAGUERRE.
Tél: 43.20.56.86.

MOUVEMENT CONTRE LE RACISME ET POUR L'AMITIE ENTRE LES PEUPLES 14e-15e.
17, rue de l'Avre, 75015.

PLAISANCE 14.
Maison interassociatives,
32, rue Olivier-Noyer, 75014
tél: 45.43.91.11.

PARTI COMMUNISTE FRANCAIS 14e.
149, rue du Château, 75014
tél: 43.22.03.23.

PARTI SOCIALISTE.
9, rue Pernety, 75014
tél: 45.42.40.35.

POUR QUEL PARIS? Information et réflexion sur les problèmes urbains,
5, rue Brézin, 75014
tél: 45.41.49.72.

QUE CHOISIR? PARIS SUD-EST.
6, rue de l'Eure, 75014.

SOS RACISME 14e.
Tél: 43.06.39.47. (Français)
minitel: 36.14. chez*SOS14e.

UNIVERSITE DE QUARTIER.
32, rue Olivier-Noyer, 75014.

LES VERTS PARIS 14.
9, rue Boyer-Barret et 22, rue de la Gaité,
75014.



Dessin : Olivier MIGAIROU

UN VIEUX DE LA VIEILLE

Quel est le premier grand magasin ouvert à Paris? «Le Bon Marché», répondront en chœur nos studieux lecteurs. «C'était en 1852», ajouteront les meilleurs... Eh non! Vous vous en doutez, pour que *La Page* en parle, il s'agit bien sûr d'un magasin du quatorzième.

Ouvert en 1835 au 54 de la route d'Orléans, d'abord spécialisé en habillement pour hommes et enfants ainsi qu'en toiles en gros, ce magasin rompaît avec le passé

grâce à ses prix fixes (fini les marchandages d'antan!) et ses larges portes et comptoirs qui favorisent la circulation.

Jean Villetay, dans le n° 24 de *La Revue d'histoire du quatorzième*, précise que le fondateur du magasin a voulu «placer sa maison sous l'invocation des soldats de Napoléon, qui durent, après 1814 et surtout 1815, procéder à un brutal retour à la terre - et souvent à une terre qui ne les attendait plus et où leur place était prise. Les friches, les terres pauvres furent leur

lot et nombre de lithographies nous les montrent labourant un sol pierreux.»

«Durant un tiers de siècle, indique-t-il, cette notion de soldat-laboureur fit partie de l'imagerie nationale». Eh oui! il s'agissait bien du Soldat laboureur.

La route d'Orléans s'est transformée en avenue d'Orléans, puis est devenue avenue du Général-Leclerc... Aujourd'hui, l'immeuble du 54 a été rasé et *Uniprix* s'est installé au rez de chaussée d'un nouveau bloc bétonné. C'est grand, luxueux, agréable, ordinaire en un mot. Et tu vois, mon petit, sur le mur, ils ont réinscrit *Le Soldat laboureur*.

Bruno Négroni



Papeterie MICHEL

Tout est arrivé pour la rentrée...

REMISE DE 10%
sur listes et fournitures scolaires
du 1er juin au 1er octobre

186 avenue du Maine 75014 PARIS